

JOURNAL  
HELVETIQUE  
OU  
RECUEIL  
DE  
PIECES FUGITIVES  
DE LITERATURE  
CHOISIE;

*De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Pais Etrangers.*

*DEDIÉ AU ROI.*

JUIN 1759.

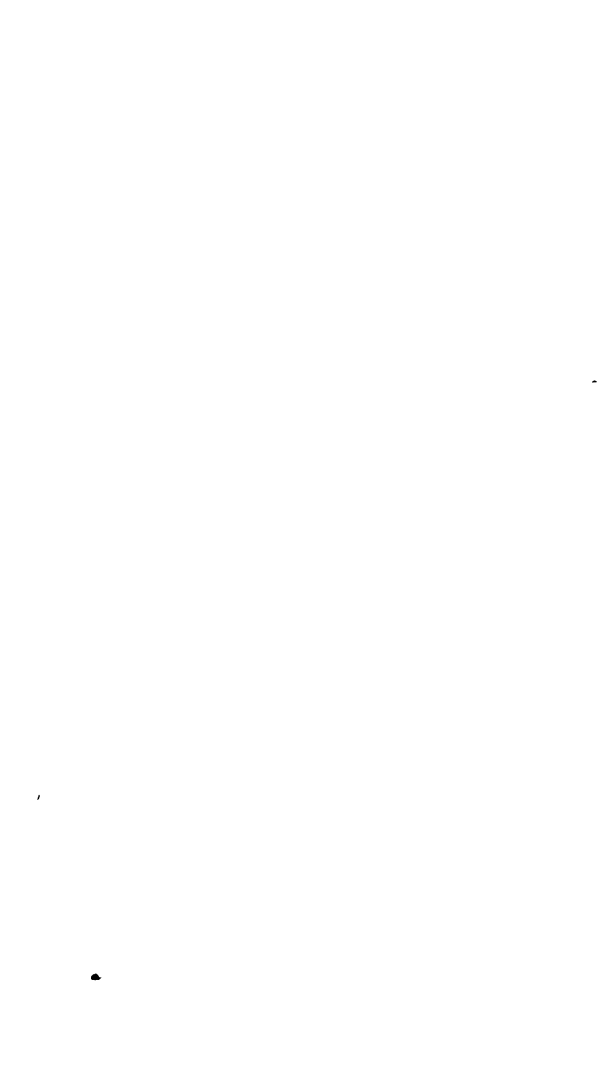


NEUCHÂTEL.

DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES:



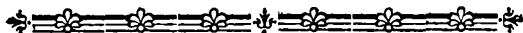
M DCC LIX.





# JOURNAL HELVETIQUE,

JUIN 1759.



S U I T E  
D U  
PHILOSOPHE AMUSANT;  
O U  
DES ENTRETIENS INSTRUCTIFS.

A
 vant appris que Mad. J. . . ne pouvoit point fortir, à cause d'une légère indisposition, je crus devoir lui aller faire visite : L'estime & l'amitié que je ressens pour elle, ne me permettoient pas d'être négligent dans cette occasion.

ocasion. Je pris DORANTE en passant, & nous nous rendimes bientôt chez cette Dame. Melle B. . . . étoit occupée auprès d'elle à lui lire un Discours du *Philosophe Chrétien*. Après lui avoir témoigné la part que nous prenions à son indisposition, nous priâmes Melle B. . . . de continuer, puisqu'elle savoit que rien n'étoit plus de notre goût; que de semblables Lectures, ou des Conversations instructives. A peine eût elle achevé de lire, que DORANTE, tout rempli des pieuses réflexions que fait M. FORMEY sur la *vérité*, s'ecria: Qu'il est peu d'Homes aujourd'hui qui soient susceptibles de la vérité! En vain veut on semer, lorsque la Terre est inculte: Croit on l'avoir assés cultivée, la Semence qu'on y jette, n'en est pas moins perdue, & la Terre ne produit pas plus, que si on l'avoit couverte de Sel. Cela vient, dit Mad. J. . . de ce que les Homes sont parvenus à un point si grossier de corruption, qu'ils sont insensibles à tout ce qui devoit les toucher le plus, & ne cherchent avec empressement que les seules choses, capables de les perdre.

Vous avez raison, *Madame*, ajoutai-je: Cependant personne ne doute, que tous les Homes ne sentent en eux un vrai desir de se rendre heureux; mais les Actions des petits

& des grands, qui tendent à cette béatitude, font conoitre en même tems, qu'ils s'éloignent de la seule route, qui y conduit. Come les anciens Philosophes, il ne nous font voir que foiblesse & mensonge, dans le Systême qu'ils s'en forment, & ce n'est que la force de la vérité qui nous y mène. . . .

Pardon, *Monsieur*, si je vous interromps, dit Melle B. . . . Mais je puis vous assurer, d'après ma propre expérience, que les plaisirs les plus piquans ne durent guère, & que le vuide, qu'ils laissent après eux dans nos Cœurs, nous prouve bien que nous ne pouvons nous contenter de si peu de chose. Oui, lui répondis-je; mais vous avouerez en même tems, que la satisfaction qu'on y trouve dans l'instant, fait chercher avec ardeur les moiens de les réitérer; & la vie se passe ainsi dans une vicissitude perpétuelle, qui ne nous apprend autre chose, si non que tout est emporté come par un torrent, & que tout s'éloigne de nous par une suite de momens qui s'écoulent, sans laisser dans nos Ames le moindre vestige de béatitude.

Je comprends, dit DORANTE, qu'il est aussi impossible à nôtre Ame de retenir les plaisirs, dont elle jouit actuellement, qu'à nos bras de retenir l'eau, qu'ils embrasse-

soient ; parce que ni les plaisirs, ni l'eau ne peuvent avoir ensemble aucun rapport de contiguité, s'il est permis de parler ainsi, les uns avec l'ame, & l'autre avec les bras étendus. Mais pour éviter un langage si métaphisique, car je m'aperçois que Melle B. . . . froñce le Sourcil, je me contenterai de dire que, pour le prouver, il ne faut que rapeller l'Home à lui-même, pour lui faire avouer, que rien ne l'a satisfait encore, & qu'il ne lui reste de ses plaisirs passés, que le regret de ne les avoir pas évité.

Il est vrai, dit Mad. J. . . ; mais ne vous paroît-il pas, *Monsieur*, que naturellement l'Home, au milieu de l'abondance & des plaisirs, devoit être heureux ? Car qu'y a-t-il qui puisse avoir plus de rapport que la Créature & l'Home, pour qui elle est faite ?

Ah ! *Madame*, répondit DORANTE, je le vois, vous voulez me surprendre ; mais vous me permettrez de vous dire, que je crois que l'Home n'étant point fait pour la Créature, elle ne lui est donnée que pour en user avec modération ; qu'il ne peut, sans crime, vouloir en jouir d'une manière absolue, & qu'il doit porter vers un objet plus digne de lui, les desirs sans bornes d'un

Cœur,

Cœur, que des Créatures très limitées ne sauroient remplir. Enfin, rien ne même paroît plus indigne de l'Homme, que de s'écarter de cette vérité, pour se livrer aveuglément à des Passions, qui le trompent.

Ne dites point-tant de mal des Passions, lui dis-je alors: Sans elles nous ne souhaiterions pas d'être heureux, & nous ne nous mettrions guère en peine d'en chercher les moïens. Quoi! répondit DORANTE, voulez vous qu'on parle avec respect de ce qui est la cause de nos malheurs? Vous voudriez donc, repris-je, les supprimer, si vous en étiez le maître; vous seriez alors bien à plaindre: Une Ame, sans affections aprocheroit bien l'Homme de la Bête. Mais pourquoi une vivacité si grande contre les Passions? Si votre langue étoit sujette aux mensonges, à la médifance, à la calomnie, faudroit-il donc la couper? Un Médifant sans langue médiroit encore, parce qu'il est d'autres signes de la pensée que la parole: Ainsi, à parler exactement, ce n'est point la langue qui médit; elle ne fait que manifester par la volonté du médifant, le discours empoisoné, qu'il a conçu dans le Cœur. Ce n'est donc pas la faute de la langue, mais la corruption de celui qui la fait agir; c'est lui qui mérite d'être puni, parce qu'il fait d'elle un

usage tout opposé à celui pour lequel elle lui a été donnée. Il en est ainsi des Passions : Dieu nous les a données ; elles sont donc bonnes : L'amour, la haine, la colère &c. toutes ces Passions ne feront jamais mauvaises, si nous en faisons l'usage pour lequel nous les avons reçues. Il est un amour saint, une sainte colère, parce qu'elles ont en vue l'objet, qu'elles ne doivent jamais cesser de se proposer ; mais leur sainteté dégénère bientôt en crime, dès qu'elles ont pour fin un objet, aussi corrompu que ce qui les fait naître.

Fort bien, *Monseigneur*, dit Mad. J. . . . je vous entens ; les Passions n'ont rien de mauvais par elles-mêmes, elles ne sont criminelles que par accident, c'est à dire, parce que nous sommes corrompus. Mais cette corruption n'est-elle pas inévitable, puisque nous naissons avec elle ?

Il est vrai, lui répondis-je ; mais il n'est pas moins vrai que nous naissons avec la Raison. Et qui des deux doit l'emporter ? On auroit honte de ne pas décider en faveur de la Raison ; c'est donc à elle de régler nos Passions, & c'est à nous de la suivre comme notre guide. Or le désir de la béatitude est une de ces Passions, qui naissent avec nous ;

&



& si le Raïson nous dit que nous devons la chercher, elle ne nous dit pas que la Créature doit en être l'objet, parce que rien de tout ce qui périt, ne peut nous rendre heureux.

Vous conoissez tous M. D. . . . dit alors Melle B. . . . & son Caractère justifiera parfaitement ce que M. vient d'avancer sur les Passions. Châcun fait qu'il est fort riche, & que c'est par son travail qu'il a aquis ses grands biens; mais aussi on n'ignore pas qu'il est rongé par une sordide avarice. Il ne possède pas ses richesses: Ce sont ces mêmes richesses qui le possèdent. La peine qu'il prend tous les jours pour les conserver le jette dans une misère réelle, qui l'éloigne bien du vrai bonheur. Il a sans doute plusieurs Fonds placés hors de chez lui; dès lors il dépend de ceux entre les mains de qui il a confié de si précieux dépôts; il se voit exposé à leurs caprices, & il me semble que je le vois toujours en souci, toujours inquiet sur leur fidélité. En un mot, il est esclave, ainsi il ne sauroit être heureux.

Bien plus, ajouta DORANTE, dans le tems où nous sommes le plus tranquilles, ces biens nous quittent, ou nous les quittons; & la Raïson nous dit, que le vuide où nous

nous trouvons alors, doit être d'autant plus affreux, qu'il ne nous arrive que par la privation éternelle de l'objet de nôtre amour. Voilà donc le triste état où nous laissent les biens, que l'avarice nous fait envisager comme devant faire nôtre félicité; voilà le fruit de tant de peines que l'on prend pour les acquérir.

Pour rendre la chose plus sensible, employons, dis-je à DORANTE, une comparaison: Examinez un Enfant, & suivez le de près; il cherche, come le reste des Hommes, à se rendre heureux, & il semble que sa simplicité & son innocence devroient lui mériter quelque chose. Un objet vient-il à fraper ses sens; il jette des cris pour qu'on le lui donne; toutes ses manières font voir un empressement si grand pour la possession de cet objet, qu'on croiroit presque qu'il doit le rendre heureux; mais à peine l'a-t-il obtenu, qu'il prouve en l'abandonnant, qu'il sent déjà qu'il est fait pour un plus grand objet, & que de misérables jouëts sont indignes de lui.

Quelle différence trouvez vous entre cet Enfant & un Home plus âgé? Tous deux semblent tendre au même but, & ni l'un ni l'autre ne prennent la Raison pour guide. Le premier

premier n'en peut avoir encore l'usage, & le second ne rougit point de n'avoir pas plus de Raison qu'un Enfant; parce qu'acoutumé à ne faire usage que de ses sens, il ne croit rien de certain, que ce qu'ils lui présentent.

Savez-vous bien, *Monsieur*, dit Mad. J. . . ce qui les confirme dans leur fausse opinion? C'est qu'ils voient que le plus grand nombre n'agit pas autrement qu'eux. Ces gens là regardent un Home, qui fait faire usage de sa Raison, come un Philosophe qu'on doit admirer, sans qu'il soit possible de le suivre dans sa conduite. Et dans le fond, qu'est-ce que ce Philosophe? C'est un Home qui agit en Home, & les autres ne font, s'il est permis de le dire, que des Automates que les objets sensibles agitent plus ou moins, selon la disposition de leurs organes.

Mais, ma chère Tante, dit Melle B. . . croiez vous donc qu'un Home qui n'écoute que la Raison, soit plus heureux que les autres? N'est il pas une misère atachée à cette vie, dont personne ne peut se garantir; & si elle est inévitable, ne voilà-t-il pas son bonheur troublé, interrompu?

Vous ne raisonnez pas juste, ma Nièce, répondit Mad. J. . . Je conviens que tous  
les

les Homes font condannés à fubir le fort de cette vie pleine d'affliction ; mais celui qui cherche avec empreflement la jouiffance des Créatures eft d'autant plus acablé de cette misère, qu'il perd à tout moment ce qui sembloit faire fa félicité, tandis que celui, qui, n'écoutant que la Raifon, n'a pas fait fon Dieu des Créatures, se trouve calme au milieu des afflictions les plus acablantes. Le premier eft toujours vaincu par les tribulations de cette vie, & le fecond en fort toujours victorieux. Je me rapelle à cet égard l'histoire d'une jeune personne, qui eut beaucoup à fouffrir de la part de fes Parens, & qui foutint avec beaucoup de fageffe & de conftance les épreuves par lesquelles elle passa. Si ces *Messieurs* n'ont rien de mieux à faire, je pourois leur en faire le récit, au risque de les ennuyer quelques momens. Lui ayant témoigné que nous l'écouterions avec plaifir, elle comença de la forte.

Un jeune Home, dont le Père étoit Gentilhomme *Normand*, quita fon Pais malgré fon Père, pour aller à *Paris*. Il avoit un Oncle fort riche, & dont il étoit chéri. Bien loin de s'oposer au départ de fon Neveu, il l'approuva fortement, & même il lui mit entre les mains un somme d'argent confidérable, avec promesse de foutenir toujours  
l'équi-

l'équipage affés magnifique, dont il lui avoit fait présent.

Ce jeune Home aiant de la naissance & de l'argent, se fit bientôt conoitre dans *Paris*; il s'y fit de puissans Amis par sa politesse & ses bonnes manières: Amis, qui lui furent d'un grand secours dans l'accident qui lui arriva peu de tems après; Il perdit son Oncle qui mourut subitement, sans avoir eü le tems de faire son Testament. L'argent qu'il avoit reçu de lui fut bientôt dépensé, & se voiant sans espoir d'en avoir d'ailleurs, il falut avoir recours à ses Amis, à qui il conta son malheur, qu'ils écoutèrent, pénétrés de son infortune. On chercha avec empressement quelque emploi qui pût lui convenir; mais le pauvre jeune Gentilhomme n'étoit point au fait de beaucoup de choses; une Lieutenance dans quelque Compagnie étoit ce qui lui auroit le mieux convenu; mais come il faloit attendre, & que pendant ce tems là il faloit vivre, & qu'il ne vouloit être à charge à persone, il résolut d'entrer chez un Duc, en qualité de Maitre-d'Hôtel. Il n'étoit point au fait du service, mais étant chef, il n'étoit proprement obligé que de regarder faire les autres.

Il amassa chez ce Seigneur une affés bonne somme d'argent. Il crut en devoir faire part

à une jeune Delle, dont il devint éperdûment amoureux, & qu'il obtint en mariage. Il en eut deux Enfans, un Garçon & une Fille. On assure que ces Enfans étoient l'objet de la curiosité de tout *Paris*, tant ils étoient beaux, bienfaits, & distingués par un esprit vif & pénétrant, qui charmoit tout le monde. Il étoient encore fort jeunes, quand leur Mère vint à mourir; & par malheur pour eux, leur Père prit une seconde Femme, qui leur suscita des chagrins continuels; car à peine eût-elle des Enfans, que l'amour du Père changea d'objet. Les premiers n'eurent plus de part à sa tendresse, & il les abandonna à un point, que sans s'en mettre en peine, il les sacrifia à la haine de leur Belle-Mère, en les faisant sortir de la maison. Il mit le Garçon chez un Maître-Ecrivain, & la petite JULIE sa Sœur, fut mise dans un Couvent hors de *Paris*.

Quoi qu'ils fussent fort maltraités chez leur Belle-Mère, ils ne laissèrent pas d'en sortir avec peine, parce qu'ils voioient bien que cet exil étoit un effet de la haine, qu'ils n'avoient pas méritée. Mais ce qui leur fut plus sensible encore, ce fut la nécessité de se séparer. Ces pauvres innocens s'embrassèrent en pleurant amèrement, & n'avoient pas la force de se dire adieu. Ils étoient la  
conso.

consolation l'un de l'autre, & par leur séparation ils se voioient privés de tout.

Leur Belle-Mère s'aplaudissant dans son injustice, se crut au comble du bonheur de ne voir plus les Enfans de son Mari ; mais elle sentit bientôt qu'elle s'étoit trompée, par la perte de celui de ses Enfans, qui lui étoit le plus cher. Elle n'étoit point encore aussi malheureuse, qu'elle le devint dans la fuite, & les deux Enfans du premier lit, lui servirent de boureaux, en lui reprochant sans cesse sa haine & son injustice, par leur sagesse & leur vertu.

En éfet, JULIE faisoit l'admiration de la Comunité où elle étoit, & tout ce qu'il y avoit de Dame de distinction, se faisoit un plaisir de voir JULIE. Son Frère de son côté aprit à écrire si parfaitement, qu'il surpassoit son Maître, en sorte que n'ayant plus rien à lui enseigner, son Père, pour éviter la dépense, le fit revenir chez lui. Jugez si sa Belle-Mère le vit de bon œil ! Il n'y avoit point de mauvais traitement que ce pauvre jeune Home n'endurât, & ce qui est admirable, il souffroit tout avec une patience, qui n'a guère d'exemple dans un âge encore si tendre ; car il n'avoit que douze ans.

JULIE aiant appris que son Frère étoit rentré dans la Maison paternelle, & sachant que Mad. la Duchesse d'UZES étoit pour lors dans la Communauté, fit si bien qu'elle parut devant elle. La Duchesse l'apella, & c'étoit ce qu'elle souhaitoit. Eh bien, JULIE, lui dit la Duchesse, voulez-vous venir avec moi à Paris? Hélas, *Madame*, dit elle, je voudrois bien pouvoir dire un oui, qui ne me fût pas reproché, je le dirois de bon cœur. Il semble, dit la Duchesse, à vous entendre parler, que vous n'êtes pas ici des plus contentes. J'aurois tort de me plaindre, dit JULIE, mais . . . . A ces mots elle se mit à pleurer, & se retira. La Duchesse d'UZES se tournant vers la Supérieure, avec qui elle étoit, quelle est donc cette Enfant, dit-elle? Il y a ici quelque chose d'extraordinaire, & elle me paroît bien formée pour son âge. Ne vous en étonnez pas, *Madame*, dit la Supérieure; elle nous donne tous les jours des preuves de son bon cœur & de la supériorité de son génie; mais la pauvre Enfant est née pour être malheureuse, & je crains fort que ma prédiction ne s'accomplisse.

J'y mettrai ordre, dit Mad. d'UZES; mais je veux savoir quel est le sujet de ses larmes; je vous prie de la faire venir, & de me laisser seule avec elle. La Supérieure se retira & envoia



envoia JULIE, qui parut deyant la Duchesse avec un air de constance, qui démentoit les larmes qu'elle avoit répandues.

Pourquoi m'avez-vous quitée avec tant de précipitation, lui dit la Duchesse? Hélas, *Madame*, ce que j'ai eu l'honneur de vous dire, prouve assés que je voudrois ne pas vous quitter si tôt; mais les larmes, qui couloient de mes yeux malgré moi, m'ont forcée de me retirer, pour ne pas manquer au respect que je vous dois. J'espère, *Madame*, que vous aurez pour mon âge, assés d'indulgence, pour me pardonner cette foiblesse. Oüi, ma chère Enfant, dit la Duchesse, enchantée toûjours plus de l'air aimable & des réponses de JULIE, ouï, je vous la pardone, pourvû cependant que vous m'en decouvriez la cause. Volontiers, *Madame*, répondit JULIE, & j'espère que vous aurez pitié de mes malheurs.

Elle lui raconta tout ce que son Frère & elle avoient souffert depuis les secondes nôces de son Père, & l'union parfaite qui règnoit entr'eux. J'ai appris, ajouta t-elle, que mon Frère est de retour à la Maison, & je suis sûre qu'il y est acablé de maux: Faut-il que moi, qui suis son unique consolation, je sois ici tranquile, & que je ne partage pas

avec lui sa misère & ses peines? Va, lui dit la Duchesse, tu vaux trop, & je te jure que tu viendras avec moi à *Paris*.

Elle l'emmena en éfet, & la remit entre les mains de sa Belle-Mère, à qui elle la recommanda d'une façon particulière, en faisant son éloge. La Belle-Mère dissimulant devant Mad. d'UZES, lui témoigna sa reconnaissance de l'intérêt qu'elle daignoit prendre en sa Fille, & dona à celle-ci des marques aparentes de tendresse, qui trompèrent la Duchesse; car à peine fut-elle partie, que JULIE ressentit les effets de la mauvaise humeur & de la haine de sa Belle-Mère, qui se trouvoit sur tout piquée, de ce que Mad. d'UZES paroissoit informée des mauvais traitemens qu'elle avoit faits à sa Fille: Aussi les redoubla t'elle, sans que JULIE s'en plaignit, parce qu'elle les avoit prévus.

Le plus grand de ses maux fut de ne pas voir son Frère, qu'elle demandoit à tout moment, & qu'on lui cachoit toujours. Enfin la Servante touchée de la tendresse de JULIE, lui dit que son Frère étoit enfermé dans une Cave, où il n'étoit nourri que de pain & d'eau, sans avoir mérité un traitement si dur. Mon Père le fait-il, demanda JULIE? Non, dit la Servante, & toutes les fois

fois qu'il vient ici, votre Belle-Mère feint de lui avoir donné quelque comission, & il n'en demande pas davantage.

JULIE ne manqua pas d'aler voir son Frère. Il est inutile de parler des tendres careffes qu'ils se firent. Le Frère sensible à l'amitié de sa Sœur, & craignant tout pour elle, la conjuroit de ne pas s'exposer d'avantage à la fureur de leur Belle-Mère, pour l'amour de lui. Je ne suis venue, lui dit JULIE, que pour vous soulager dans vos peines, ou pour y remédier: C'est pourquoi je ne crains pas de m'exposer. Dieu, qui est le Père des Orphelins, me soutiendra. Je veux aller trouver mon Père, & lui exposer les maux que vous souffrez; peut être m'écouterat-il favorablement. Helas! ma chère Sœur, le connoissez vous bien? Il pense à nous aussi peu, que si nous n'étions pas ses Enfans. Qu'importe, dit JULIE, j'aurai toujours fait mon devoir.

Elle le fit effectivement; son Père parut attendri de son discours, il en parla à sa Femme avec assés d'aigreur; mais come il étoit rarement à la maison, ce qui auroit dû servir au soulagement de ces pauvres malheureux, ne servit qu'à les rendre encore plus miserables. JULIE fut maltraitée à

l'excès, & voiant qu'avec toutes ses bonnes intentions pour son Frère, son sort n'en devenoit pas meilleur, elle lui conseilla de sortir de la maison : Ce qu'il fit, & s'étant adressé à un Ami de son Père, à qui il raconta tous ses chagrins, il en reçut plus que des Consolations : Car il le plaça auprès d'un Capitaine de Vaisseau, qui cherchoit par tout un Ecrivain ; il lui donna même une petite Somme pour subvenir à ses besoins.

La Belle-Mère aiant pris l'évasion du Frère de JULIE, quoique dans le fonds elle en fût bien aise, ne laissa pas de s'emporter, & de rendre JULIE la victime de sa haine implacable. Il seroit trop long de vous rapporter toutes les infortunes de cette pauvre Fille : Il suffit de vous dire, qu'elle ne dégénéra jamais de sa vertu, & qu'elle fit toujours un bon usage des malheurs, auxquels elle se voioit exposée, en s'y soumettant avec résignation, parce qu'elle étoit bien persuadée, qu'ils ne lui arrivoient que par l'ordre de la Providence.

Mad. J. . . s'étant arrêtée-là, nous la remercîames de sa complaisance. Cette Histoire, dit DORANTE, renferme deux Caractères bien différent. L'un se laisse emporter come un Esclave à ses passions : L'autre, qui

qui paroît accablée par ses malheurs ; fait en faire usage , pour perfectioner sa vertu .

Que l'Home est donc heureux , ajoutai-je , lorsqu'il prend toujours la Raison pour guide , sur tout , lorsqu'il met toute sa confiance en Dieu ! Perte de Biens , de Parens , d'Amis , rien ne le trouble ; & la consolation qu'il trouve dans ses peines , l'emporte de beaucoup sur les chagrins inséparables de cette vie . Si donc la plûpart des Homes sont malheureux , c'est parce que , ne consultant jamais la Raison , ils prennent le change , en n'écoutant que des Passions , dont ils ignorent le véritable usage .

Mais, *Monf.* dit Mad. J. . . come depuis le péché d'*Adam* , nôtre Raison est très afoiblie , pouvons-nous toujours bien développer ces caractères de vérité , que Dieu a gravés dans nôtre Ame , dès l'instant de nôtre naissance , pour nous faire discerner ce qui est digne ou non de nôtre attachement ?

Vous dites , *Madame* , reprit DORANTE , que Dieu a gravé dans nôtre Ame des caractères de vérité , dès l'instant de nôtre naissance . Je voudrois bien savoir si en éfet l'Ame est susceptible de *Passion* , dès qu'elle est créée ? Et si elle l'est , elle doit avoir pour lors des sentimens bien diférens de ceux que

lui comuniquent les sens, lorsqu'enveloppées, pour ainsi dire, dans un corps mortel, ce corps paroît au monde. Or l'Ame qui pense dans ce moment, ne doit voir, suivant moi, que les Caractères que Dieu a imprimé en elle; & elle doit penser pour lors aussi juste, qu'elle est sujette à s'égarer dans ses raisonnemens, lorsqu'elle est étourdie par une foule de pensées, que les sens lui comuniquent à la fois. Voiez un Enfant, qui comence à voir & à entendre. Examinez les divers mouvemens de son petit visage, qui n'est encore qu'à demi formé: Vous y apercevrez un étonement extrême: Tout lui paroît merveilleux; tous les objets le frappent. Enfin tout nous prouve, que les sens, qui ne nous sont donés que pour nous avertir, font dans nôtre Ame une étrange confusion, lorsqu'ils nous servent de guide, & c'est ce qui fait la différence des objets, que les Hommes regardent come dignes de leur amour.

Je suis surpris, mon cher Ami, répondis-je à DORANTE, que vous, qui craigniez il n'y a qu'un moment de faire froncer le sourcil à Melle B. . . . qui est là à ouvrir ses yeux & ses oreilles pour vous écouter, proposiez à présent des idées toutes métaphysiques, & dont la discussion ne feroit qu'ennuier ces Dames. Contentons nous de remarquer

marquer en général, qu'il doit y avoir dans nôtre Ame un principe fixe, certain, & indépendant des sens, seul capable de nous conduire à la vérité; & que c'est à ce principe qu'il faut toujours revenir, si nous ne voulons point nous tromper dans le choix que nous faisons des divers objets de nôtre attachement. Car, si nous admettons pour principe ce que les sens nous font voir, si ce principe étoit aussi certain qu'il est faux, les divers attachemens des Homes n'auroient plus rien de criminel.

Remarquez donc, s'il vous plaît, deux sortes d'Homes sur la terre: Les premiers, qui sont en petit nombre, & qui ne prennent pour guide que la Raison, s'écartent avec un soin extrême de tout ce qui peut fraper leurs sens trop vivement, parce qu'ils s'en défient, & qu'ils savent qu'ils ne sont bons qu'à corrompre l'Ame. Ils fuient, autant que la bienséance leur permet, le reste des Homes,

Mais dites-moi, je vous prie, *Monsieur*, dit Melle B. . . . ces personnes-là aiment-elles? Sans doute, *Mademoiselle*, lui répondis-je; leur Ame, come la nôtre, est faite pour aimer, mais elle n'aime rien de ce qui frape les sens. La Raison, la Lumière naturelle

turelle leur présente bien un autre objet , & plus digne d'elle : Pendant que les autres , qui font le grand nombre , ne conoissent guère que ce qui est sensible. L'objet , qui les frappe le plus , est toujours le plus aimé : C'est là leur principe.

L'appareil pompeux d'un Equipage magnifique frappe les sens d'un Home qui le regarde : Cette foule de Domestiques , qui en fait le plus bel ornement , le respect qu'on rend à ce Seigneur , ou à cet Home riche , tout le flatte ; tout lui paroît beau ; l'objet lui paroît aimable ; il l'aime , & cet amour en fait un Ambitieux.

Une Femme , qui aime la parure , regarde come un objet digne d'elle , une Coefure qui paroît lui convenir , un Pompon , un Colifichet , parce qu'il est d'un certain goût , ou à la mode ; elle l'aime , & la voilà toute occupée de cet ornement : De là nait cet amour pour la Vanité.

Les yeux de cet Home représentent à son Ame les traits d'une Femme , come quelque chose de parfait ; il le croit sur la foi de ses sens , & cet objet est aussitôt celui de son attachement : Et voilà souvent l'origine de la Volupté.

Mais



Mais celui, qui loin du tumulte du monde, évite ces divers objets, pense-t-il de même? Il aime cependant, mais il aime ce que la vérité, qu'il écoute sans cesse, lui dit être réellement aimable; & tout ce qui peut subsister toujours, tout ce qui est vraiment solide, & indépendant des vicissitudes ordinaires, lui paroît digne de son amour.

Fort bien, *Monsieur*, dit encore Melle B. . . . je comprends qu'on ne peut pas ne point aimer ce qui est véritablement aimable: Cependant une personne frappée sensiblement d'un objet, l'aime éperdument, tandis qu'un autre n'aura pour lui que du dédain ou de l'indifférence. Mais si cet objet est essentiellement aimable, pourquoi tous ne l'aiment-ils donc pas?

C'est parce, lui répondis-je, que cet objet, qui a affecté agréablement les sens de celui-ci, a fait sur ceux de l'autre un effet tout contraire; en sorte qu'un objet est aimable & ne l'est pas tout à la fois. Telle est la bisarerie & la contradiction des sens. De là vient qu'un Avare n'aura que du mépris pour un Ambitieux, & un Ambitieux pour un Avare. Le premier n'aime que l'argent, le second le faste: L'un & l'autre sont guidés par leurs sens, & deviennent tous deux la vic-

time & la dupe de leur amour, parce qu'ils croient faussement pouvoir trouver un plaisir réel dans l'objet aimé.

Que de dupes, je vois d'ici, suivant vos principes, s'écria Melle B. .... en riant! Mais, *Monsieur*, avec votre permission, il me paroît que vous exigez des Hommes une abstraction, dont peu sont capables. Pour raisonner, come vous le voudriez, il faudroit penser, come si nous n'avions point de corps; pour moi, ajouta t elle encore en riant, je ne m'aperçois que trop que j'en ai un. Et après tout, *Monsieur*, la Créature a-t-elle été faite, pour n'être point aimée?

Je conviens avec vous, *Mademoiselle*, qu'on peut aimer la Créature, je dis plus, on le doit. 1°. Dieu l'a faite; premier motif. 2°. Elle nous est utile, c'en est assés pour faire voir que nous devons l'aimer. Mais mérite t-elle nôtre unique attachement, puis qu'elle nous échape come l'ombre? Non sans doute: Car nous voions bien qu'il n'y a point de proportion entre une Créature sensible & qui périt, & nôtre Ame, qui est spirituelle & qui demeure éternellement. Il lui faut donc un objet assorti à sa nature, un objet éternel; lui seul est digne de son amour.

Ainsi

Ainsi de ces deux principes, *Dieu a fait la Créature; la Créature nous est utile*, il n'en résulte pas seulement que nous devons l'aimer, mais aussi comment nous devons l'aimer. Si Dieu a fait la Créature pour nôtre *utilité*, pouvons-nous nous y atacher uniquement sans crime? Et quoi! Seroit-ce donc par reconnoissance que nous la préférons à Dieu? User donc des Créatures qu'on aime, & n'en user que par raport à Dieu, c'est faire de son amour un usage légitime. Cette passion, si souvent criminelle, devient Vertu, & au lieu de nous perdre, elle nous assure un bonheur inaltérable, puisque Dieu, qui en est l'objet, demeure éternellement.

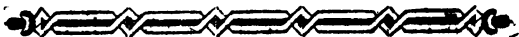
Rien n'est plus beau que vos raisonnemens, dit DORANTE, mais avec tout cela la pratique n'en est pas aisée. Parlez ce langage aux gens du monde, ils ne vous entendront pas plus, que si vous leur parliez Arabe.

Eh! comment voudriez-vous, lui répondis je, qu'ils m'entendissent? Les sens font trop de fracas, & les Passions, qu'ils excitent tous les jours, en augmentent le bruit. La Voix en est perçante, & se fait mieux entendre que la Vérité; & malheureusement cette Voix nous plait, parce qu'elle nous flatte. Les Hommes font ce qu'on les fait, & si

si on avoit acoutimé les gens du monde à raisonner solidement dès leur enfance, croiriez-vous donc qu'ils fussent si sourds à la Vérité? Ils n'aiment que les objets sensibles, parce que véritablement ils n'en connoissent point d'autre. . . .

Mais je ne m'aperçois pas que nous discourons déjà depuis long-tems, & que nous pouvons incomoder Mad. J. . . & abuser de sa patience; son indisposition doit nous avertir de la laisser seule. En nous retirant, il est inutile de la recomander à Melle B. . . Elle est toute attention pour cette chère Tante, qui assurément est bien digne de son attachement. Là dessus nous salvâmes nos Dames, en souhaitant à Mad. J. . . . un prompt rétablissement, & nous sortimes. Je remis DORANTE chez lui, avec promesse de nous revoir, & de continuer à jouir des plaisirs que nous procurent nos entretiens.





## E S S A I

Sur cette Question :

*Quelles sont les causes de nos faux Jugemens ?*

**R**IEN n'est plus ordinaire que de juger des Actions, des Dessesins, & même des Intentions les plus secrettes d'autrui ; & rien n'est plus rare ni plus difficile que d'en juger bien. On demande quelles sont les Causes de nos erreurs à cet égard ? Il y en a plusieurs. Les principales sont nôtre Ignorance, nos Préjugés, nôtre Précipitation & souvent même nôtre Malignité. Examinons les séparément & sans rien exagérer.

On veut juger de ce qu'on ne conoit pas, ou qu'on ne conoit, qu'imparfaitement ; faut il être surpris si l'on en juge mal ? Ou nous jugeons des Persones & de la moralité de leurs Aétions, c'est à dire que nous décidons qu'elles sont bones ou mauvaises ; ou nous décidons simplement de la réalité des objets extérieurs, de leurs qualités & de leur plus ou moins de valeur par rapport à nous & relativement à nos besoins. Dans le premier cas, rien n'est plus facile que de se trom-

tromper, car le Cœur de l'Homme est un Labyrinthe, où il est très aisé de s'égarer. Souvent même nous ne conoissons pas nôtre propre Cœur, coment est ce que les autres pourroient le sonder, & découvrir un mystère qui nous est caché? Pour décider avec droiture si les Actions du Prochain sont bones ou mauvaises, il faudroit les conoitre parfaitement & nous en jugeons souvent sur de simples apparences, sur des raports trompeurs & falsifiés (\*): Nous ignorons les motifs qui font agir ceux que nous condançons; nous grossissons leurs fautes, sans réfléchir sur les tentations qu'ils ont à surmonter, sur leur tempérament & leur caractère: Tel qui nous paroît bien coupable a remporté plus d'une Victoire sur ses Passions, & a peut être racheté & réparé des fautes de soit-elles, par des œuvres de bënëficence & de charité, par un repentir long & sincère, qui le rendent agréable à Dieu, dans le tems même qu'il paroît criminel aux yeux des Homes. En

---

(\*) Non seulement il y a des raports incertains, mais ils le sont presque tous. Dès qu'on aprofondit les choses, on ne manque guère de trouver du plus ou du moins. La passion & le peu de justesse d'Esprit altère presque toujours la vérité; ceux même qui l'aiment sincèrement peuvent se tromper & tromper les autres.

En jugeant mal du Prochain, nous lui donons sur nous le même droit que nous usurpons sur lui. Par là nous troublons & nous déchirons la Société par des traits empoisonés, une infinité de faux jugemens & de rapports trompeurs & téméraires. Nous décidons de la moralité des Actions des autres sur des règles arbitraires, de fantaisie & souvent fausses; nous rapportons tout à notre goût & nous nous faisons centre de tout. Tel est fort sévère pour autrui, qui est très indulgent pour lui même. On blâme le penchant pour le Luxe & les Spectacles & l'on se permet la colère & la vengeance. L'Avare condamne le Prodigue & celui-ci fulmine contre l'Avare. L'Ambitieux voudroit proscrire la Volupté, & celui-ci, du sein des plaisirs, déclame contre les fureurs de l'Ambition. Il n'y a pas jusqu'à l'Yvrognerie & le Larcin qui n'aient trouvé des Apologistes, même parmi des Moralistes austères: Les *Spartiates* avoient presque érigé le Vol en Vertu; s'ils ne le récompensent pas réellement, du moins le laissoient-ils impuni come une preuve d'adresse & une démonstration de talent.

A légard des choses qui sont l'objet de nos recherches & de nos desirs, l'apparence nous en impose; notre goût nous séduit; les préjugés

jugés mettent souvent un niage entr'elles & nous (\*). Nous en jugeons sur la superficie, quelquefois sans attention & sans prendre la peine de les approfondir & de les examiner de tous les côtés. Trop près, nous les foulons aux piés & nous ne daignons pas y jeter les yeux; trop éloignées elles se déroberent à nos regards; trop grandes nous ne pouvons les parcourir en entier & en découvrir toutes les faces; trop petites, nous ne pouvons les saisir, elles nous échappent en quelque sorte. Dailleurs telle chose qui nous paroît belle & bone, cache souvent un secret poison ou une amertume qui nous en rebute. Nous ne passons guère du désir à la possession & à l'usage, sans que l'objet souhaité le plus ardemment y perde beaucoup. Ce qui nous faisoit d'abord le plus de

---

(\*) Un Home sage ne peut être trop en garde contre les jugemens téméraires & précipités. Il est rare de juger bien d'une Personne qu'on n'aime ou qu'on n'estime pas & qui a pour nous de la haine & du mépris. Cette partialité est marquée dans des choses même indifférentes, dans le jugement que nous portons d'une Opinion philosophique, d'un Discours oratoire, d'une Pièce de Poesie, des Talens & du Génie d'un Ecrivain. Il faut respecter partout la vérité, surprendre son jugement & éviter un ton décisif & présomptueux.



de plaisir peut causer dans la suite de mortels chagrins. L'inconstance & la variété de nos penchans changent tous les jours la perspective & métamorphosent en difformités & en laideur ce qui nous paroissoit le plus beau & le plus parfait. Alors nous détournons la vue de ce qui nous plaisoit le plus ; nous ne considérons plus les objets par leurs bones qualités ; par une sorte d'aveuglement, nous ne les comtemplons que par leurs mauvaises. La Superstition les défigure : On couvre quelquefois les Passions humaines de l'intèret du Ciel, & on le fait parler lorsqu'il garde le silence.

Tel est l'èfet des préjugés : Ils nous prêtent des Lunettes qui grossissent & changent les couleurs & la figure des objets ; & come nous ne les voions que par elles, nous afirmons come vrai ce qui nous paroît tel, & qui n'est pourtant que l'ouvrage de nôtre imagination & de l'erreur. Nous mettons à la place de la certitude & de l'évidence de simples conjectures ; nous donons nos opinions pour une histoire certaine & nôtre jugement pour un oracle infailible. Malheureusement nous voulons assujettir les autres à nos préjugés ; même, en déployant l'Etendart de la Liberté, nous voulons, par une étrange tiranie, soumettre à nôtre décision ce que les

Hommes ont de plus précieux & que l'Autorité même la plus despotique ne peut leur ôter, savoir la liberté de penser & de juger.

Ce qu'il y a encore de plus déplorable, c'est que loin de douter sagement, lorsque l'objet n'est pas à nôtre portée & qu'il passe les bornes de nôtre vue, nous décidons avec précipitation, qu'il doit être de cette manière & non d'une autre. C'est ainsi que les Anciens affirmoient que c'étoit le Soleil qui tournoit autour de la Terre, & qu'on fit un crime à GALILE'E d'avoir osé dire que c'étoit la Terre qui tournoit autour du Soleil. Si nous marchons sans guide dans les ténèbres, il est difficile de ne pas s'égarer & d'éviter les précipices. Il est encore nuit, attendons, pour nous mettre en marche, que le Soleil se lève & nous éclaire de sa lumière. Nos préjugés ne peuvent changer la nature des choses & les idées du vrai & du faux, qui sont immuables.

La quatrième cause de nos faux jugemens, c'est la malignité du Cœur humain (\*).

Pour

---

(\*) On croit les Hommes coupables, parcequ'on seroit bien aise qu'ils le fussent. On s'imagine que leur exemple & leur nombre nous rendroient moins criminels, ou détourneroit les yeux de dessus

Pour paroître grands , nous voudrions rendre les autres petits ; nous craignons que leurs Vertus n'éclipsent les nôtres : Il semble que leurs défauts soient une ombre au Tableau , qui fait mieux briller nos bones qualités. Pour leur donner plus d'éclat, quels soins & quelle application n'avons nous pas de chercher leurs foibleffes & de les publier ! Quelle pénétration pour percer jusques dans les replis les plus secrets de leurs Cœurs ! Lorsque nous ne pouvons pas ternir leurs belles Actions , nous leur prêtons du moins des motifs ou bas , ou criminels : Donne t-on l'Aumone , c'est par vanité ; sacrifie-t-on la haine & la vengeance à la Religion , c'est par foibleffe ou par crainte. C'est ainsi que nôtre malignité transforme en Vices les Vertus les plus louables , & que nous exposons au mépris ce qui est le plus digne d'estime.

Après avoir jugé les autres intérieurement , il n'est pas permis de rendre nôtre jugement public , lorsque nous n'y sommes point apellés , & l'atache à nos sentimens ne

R r 2

doit

---

nous. On cherche à se perdre en quelque sorte dans la foule & à se cacher derrière ceux que nous voudrions faire paroître plus criminels que nous. On s'irrite quelquefois contre l'indocence , parce qu'elle semble nous acuser.

doit pas nous faire décrier ceux qui ne pensent pas come nous. Il faut tourner nos regards sur les bones qualités du Prochain plutôt que sur ses défauts; il faut au contraire considerer moins nos bones qualités que nos défauts, afin de nous rendre plus sévères pour nous mêmes & plus indulgens pour les autres.

Nous disons souvent, *je ne me suis point trompé, & l'on ne dit presque jamais, je me suis égaré & j'ai mal jugé: J'ai manqué de charité & même de justice pour le Prochain: Je lui ai attribué témérairement des fautes qu'il n'a pas faites: J'ai taché de ternir des talens & des vertus qu'il possédoit: Je lui ai prêté des principes & des conséquences qu'il désavoie.*

On dit d'un tel, *il n'a pas de l'esprit; il peut en manquer pour une chose & en avoir beaucoup pour une autre.* Un Homme de Lettres peut n'être point propre aux Affaires & avoir beaucoup de capacité pour les Sciences. Pour juger du génie d'une Personne, il faut en avoir beaucoup, & ceux qui ont beaucoup de génie ne décident point ou rarement. Un Esprit médiocre trouve tous les Ouvrages médiocres, parce que ceux qui sont excélens sont au dessus de lui.

On condanne certaines Actions, qui sont en éfet mauvaises & qui le paroissent, mais elles peuvent être acompagnées de quelques circonstances particulières, qui les justifient (\*). Pour juger équitablement, il faut mettre en ligne de compte les bones qualités & les bones actions avec les mauvaises & les peser dans la balance de la justice. Il ne fufit pas de conoitre la Vérité dans certaines bornes & d'un certain côté; il faut en distinguer toutes les faces & en découvrir toute l'étendue.

On ne doit pas juger du caractère, de la conduite & des mœurs d'une Personne par un acte particulier, mais par le total de sa vie. On ne doit pas conclure qu'elle ne fait rien, parce qu'elle ignore quelque chose.

Une certaine Action extérieure peut être produite par de bones ou de mauvaises intentions, & il ne nous appartient pas de son-

R r 3

der

(\*) Par exemple on acuse une Personne d'être avare, sans examiner & sans savoir si l'état où elle est lui permet de faire plus de dépense. Elle peut avoir fait des pertes secrettes qui l'obligent à user d'œconomie : C'est être sage & prudent & non avare. Tel autre, au contraire, passe pour prodigue, qui n'est que genereux & liberal : Sa fortune lui permet de répandre ce qu'il a recueilli : Il rend aux Homes ce qu'il a reçu de Dieu.

der le Cœur. Souvent ce que nous prenons pour un grand péché n'en est pas un si grand qu'on le croit, parce que le défaut de lumière, l'inapplication, la bone intention, une tentation violente la rendront beaucoup moindre devant Dieu. Des fautes au contraire, qu'on regarde come très légères, peuvent être considerables au jugement de Dieu, par le mauvais fond d'où elles naissent. Des médifances, des calomnies, des personalities ofensantes font à ses yeux des crimes capitaux.

Je n'ai examiné que les causes les plus générales de nos faux jugemens: Il y en a de particulières que je ne ferai presque qu'indiquer, en citant quelques exemples propres à en faire sentir le danger & les inconveniens (\*).

On

---

(\*) Il semble que l'Home cherche à se tromper lui même, tant il done avec facilité dans tous les pièges que lui tend l'ignorance. Par exemple, parce qu'il a plu à des Astronomes de doner des noms bizarres à certains signes du Ciel, on s'est imaginé que les Enfans qui naissent sous ces signes en contractent les qualites; que ceux qui naissent sous le signe du Scorpion sont malins, que ceux qui naissent sous le signe de la Balance sont justes &c.

On fonde quelquefois son jugement sur les titres & la réputation d'un Auteur ; ce qui fait qu'on attribue à un Ecrivain célèbre un Ouvrage qui n'est point de lui , mais auquel on veut doner cours. Le fameux DESPREAUX s'est plaint de cette supercherie , & M. de VOLTAIRE a souvent écrit , qu'on lui prêtoit des Ecrits suposés, auxquels il n'avoit aucune part. Il prétend que le *Testament* , qui a été imprimé sous le Nom du Cardinal de RICHELIEU n'est point de ce grand Ministre, & n'est pas digne de lui. Quelquefois aussi l'on méprise un Ouvrage , uniquement parce que l'Auteur est né dans l'obscurité & est peu connu , come si l'Esprit, le Savoir & les Talens étoient atachés à l'éclat de la Naissance, des Titres ou des Richesses ; come s'il étoit nécessaire de porter la Livrée de Savant ou d'Home de génie , pour l'être en éfet.

Une autre cause assés ordinaire de nos faux jugemens, c'est la différence de Religion. Il est bien rare qu'on aprouve les Opinions & les Livres de ceux qui sont d'une autre Secte , ou qui ne pensent pas come nous. De là cette foule de Traités de Controverses , autrefois si recherchés & qu'on ne lit presque plus , aujourd'hui que la Raison & la Tolerance étendent leur empire & reculent celui de la Superstition & de l'In-

tolerance, qui font la honte de l'Esprit humain & le délire de la Raïson. L'attachement à ses préjugés & un faux zèle faisoient, qu'on cherchoit moins dans l'Écriture ce qui y est, que ce qu'on vouloit qui y fut, & qu'on donoit des doutes & des conjectures pour des Vérités certaines & indubitables.

Une cause de nos faux jugemens qu'on peut observer tous les jours en écoutant les récits des Nouvellistes, c'est la partialité pour sa Nation & la haine qu'on a pour celle qui est sa rivale & qui lui fait concurrence; quelquefois aussi c'est l'envie & la haine qu'on a pour les Généraux & pour ceux qui gouvernent. On hazarde alors son jugement avec une extrême précipitation, come on l'a démontré dans un Essai imprimé dans le *Journal Helvétique* du Mois de Décembre dernier; on affirme les conjectures & souvent les faussetés les plus manifestes. M. DE VOLTAIRE caractérise si bien le défaut dans lequel on tombe à cet égard, que je me fais un plaisir de citer ses propres paroles. „ Sy-  
 „ barites tranquiles dans le sein de nos Cités  
 „ florissantes, oçupés des raffinemens de la  
 „ moleste, devenus insensibles à tout & au  
 „ plaisir même, pour avoir tout épuisés,  
 „ au milieu du sein des voluptés acumulées  
 „ & si peu senties, enivrés & assoupis dans  
 „ la



» la fécurité & dans le dédain, vous ap-  
 » nés la nouvelle d'une Bataille; vous vous  
 » réveillés alors de vôtre douce létargie,  
 » pour demander avec empressement des  
 » détails, dont on parle au hazard, pour  
 » censurer le Général, pour diminuer la  
 » perte des Enemis, pour enfler la nôtre;  
 » cependant cinq ou six cent Familles du  
 » Roiaume sont ou dans les larmes, ou  
 » dans la crainte : Elles gémissent, retirées  
 » dans l'intérieur de leurs Maisons, & redé-  
 » mandent au Ciel des Frères, des Epoux,  
 » des Enfans &c.

Je finirai par une cause de nos faux juge-  
 mens, qui n'est que trop comune & dans  
 laquelle un des plus habiles & des plus fa-  
 meux Auteurs de l'*Encyclopédie* est tombé  
 dans l'Article de l'*Oeconomie politique*. L'ori-  
 gine de cette erreur est de rapporter à un  
 objet ce qui appartient à un autre, & de les  
 confondre, lorsqu'il est nécessaire de les  
 distinguer soigneusement. L'exemple même  
 de cette faute l'eclaircira & la fera mieux  
 sentir. Il y a à Genève, au dessus du Portail  
 du Batiment destiné aux Hales, cette Dévise  
 latine *Datut & alit*, il enrichit & nourit.  
 L'Auteur de cet Article a appliqué cette Dé-  
 vise en entier au Grenier public, qui est sur  
 les Hales, sans faire attention que ce mot,

*il enrichit*, doit s'appliquer uniquement au droit d'entrée & de sortie des Marchandises, qui est un des principaux revenus de l'Etat; & que le mot *alit*, *il nourrit*, a rapport au Grenier public. A moins qu'il ne prétende que le Blé qu'il renferme soit en éfet une richesse folide pour tous les Citoiens, Bourgeois & Habitans de la Ville, puisqu'il sert à les nourrir dans les tems de famine ou de disette; mais alors ce qui enrichit les Particuliers apauvrit l'Etat; c'est ce qui est arrivé dans ces deux dernières Années (\*), où la Chambre des Blés étoit obligée d'acheter le Grain assés cher & de le distribuer en Pain à bon marché pour le soulagement du Public, Come cette Remarque est assés importante, il est juste de rapporter les propres termes de l'Auteur de l'Oeconomie. „ Suposons que „ pour prévenir la disette, dans les mauvai- „ sés Années, on proposat d'établir des Maga-

---

(\*) Il est certain que la Chambre des Blés, c'est à dire l'Etat, a perdu douze mille Ecus, par la distribution & le prix du Pain qui s'est vendu dans la Ville, pendant le cours de l'Année 1759. & elle en perdit huit mille l'An 1758. La perte est toujours plus grande dans les Années de disette, que ne l'est le gain dans les Années d'abondance, parce que dans celles ci la consommation du Blé est beaucoup moindre.

„ Magazins publics , dans combien de Pais  
 „ l'entretien d'un Etablissement si utile ne  
 „ serviroit-il pas de prétexte à de nouveaux  
 „ Impots? A *Geneve*, ces Greniers , établis  
 „ par une sage administration , sont la res-  
 „ source publique dans les mauvaises An-  
 „ nées , & le principal revenu de l'Etat dans  
 „ tous les tems. *Alit & ditat*, c'est la belle  
 „ & juste Inscription qu'on lit sur la façade  
 „ de l'Edifice ”. On vient de voir que  
 l'Auteur se trompe sur l'aplication de cette  
 Devise , & qu'il n'y a que le mot *alit*, qui  
 puisse convenir à la Chambre des Blés.

L'ILLUSTRE BURNET, Evêque de *Salisbury*,  
 qui la loïe beaucoup sur son administration,  
 dans son Voïage de la *Suisse*, la considère  
 uniquement come un moien de prévenir la  
 cherté & la disette du Pain dans les mauvai-  
 ses Années , & de fournir à tous les Citoïens,  
 Bourgeois, Natifs & Habitans une nourri-  
 ture nécessaire. C'est là le but & l'objet de  
 cette Chambre , qui peut non seulement  
 nous garantir pendant quelque tems de la  
 famine, mais de la crainte qui peut la faire  
 naitre ou la rendre plus terrible.

Quelques Lecteurs regardent peut-être  
 ceci come une petite digression, mais elle  
 tient

tient au sujet, & sert à prouver, que les meilleurs Esprits peuvent errer & se tromper dans leurs jugemens, lorsqu'ils jugent sur des mots ou sur de simples *apparences*. C'est encore ici une des causes de nos faux jugemens & un habile Prédicateur l'a fort bien développé dans un Sermon que je viens d'entendre, après avoir écrit ce qui précède. Je voudrois pouvoir me rapeller tout ce qu'il a dit sur ce sujet; mon Lecteur en profiteroit, mais ma Mémoire est si mauvaise, que je ne puis en retracer que de foibles traits, que voici. Une des sources cachées de nos faux jugemens, d'où coulent des ruisseaux qui devraient bien nous être suspects, c'est l'extérieur, la démarche, une parure plus ou moins négligée, enfin un rien, qui pourtant décide presque de tout. Il ne faut qu'une bagatelle, un grain de poussière, pour faire pancher la balance d'un côté ou d'un autre. Un tel a une belle physionomie, donc il a de l'esprit & l'Âme grande; tel autre au contraire, a une petite mine, un mauvais habit; il marche la tête baissée & pesamment, peut il avoir du génie & des sentimens nobles & généreux? O'est bien pis, s'il s'exprime mal ou difficilement. La pensée a beau être neuve, belle & délicate, on juge de la finesse de l'idée par la grossièreté

reté des termes, & de la liqueur par le vase ; c'est ainsi que PHILOPOEMEN, Général des Achéens, qui avoit une mine basse & petite, en porta la peine par la mauvaise réception que lui firent des Etrangers, qui ne le connoissoient pas & qui en jugèrent sur l'extérieur, dont on ne peut trop se défier.

Autre source particulière de nos faux jugemens, l'*Orgueil* ou l'*Amour propre*. On s'imagine que personne ne peut s'éloigner de nos propres opinions sans s'égarer, & qu'on doit servir de modèle & d'exemple à tous ceux qui nous voient & qui nous entendent. N'a-t-on pas pour nous une admiration aveugle, l'*Amour-propre* élève des nuages, qui nous cachent toutes les vertus & toutes les bones qualités des personnes qui nous refusent leur encens & leurs hommages, & ne nous laissent voir que leurs défauts & leurs vices : C'est beaucoup si nous ne leur otons pas les vertus qu'ils ont, pour leur prêter des vices qu'ils n'ont pas. Si leurs actions sont si belles & si éclatantes, que nous ne puissions les éclipser, nous leur imputons des motifs & des intentions, qui les obscurcissent, & nous ne croions pouvoir briller qu'en les ternissant, & paroître grands, qu'en les rendant petits. C'est ainsi qu'on  
tache

tache de leur enlever la réputation & l'honneur plus précieux que la vie.

*L'Intérêt* n'est guère moins propre à pervertir nos jugemens & à les rendre faux, & sinistres. Il a tant de force sur nos Ames, qu'il afoiblit & énerve tous les sentimens de justice & d'équité. Quel est l'Ouvrier qui avoue avec candeur, que son Concurrent est plus habile que lui? S'il travaille dans le même goût que lui, une basse jalousie l'engage à parler contre sa Conscience & à décrier un Artiste qu'il ne peut égaler. L'Envie, ce Monstre cruel, se glisse même dans la République des Lettres, qu'elle infecte de son souffle vénimeux, & il est difficile de s'en garantir. Pour diminuer la réputation d'un Rival, on tache de soulever des Vents contagieux, qui flétrissent ses Lauriers. Si l'on est forcé de convenir qu'un Auteur a de la délicatesse & de la précision, on dit qu'il manque de force & d'énergie, ou qu'il n'a point d'ordre & de méthode: On n'examine & on ne relève que les petits défauts de ses Ouvrages, qu'on grossit malignement, & on ferme les yeux sur de vraies, sur de solides beautés.

Le desir de briller & d'étaler de l'esprit, combien de faux jugemens ne fait il pas porter? On érige en art le vil métier de Plaissant: On va de Cercle en Cercle promener ses faux rapports, ses médisances & ses bons mots. On immole à ce funeste penchant la Vertu & la Vérité, quelquefois même ses meilleurs Amis: C'est beaucoup si l'on respecte la Religion.

GENEVE.



AUX



## AUX EDITEURS.

*Sur un usage introduit dans quelques  
endroits du Pais de Vaud.*

M E S S I E U R S ,

J'ai crû qu'un Journal come le vôtre, dans lequel on ne lit pas seulement des Morceaux de Littérature amufans, mais de plus des Pièces sérieuses, pleines d'excellentes Réflexions morales, pouroit servir à mettre au jour celles dont j'ai dessein de vous faire part.

Dès que j'eus formé le plan de voïager, je me proposai de séjourner quelque tems en Suisse, soit pour m'instruire du caractère particulier de ses Habitans, soit pour en conoître les usages. Ce que je pourois dire de leur tour d'esprit & de leurs mœurs ne seroit qu'une répétition de ce qu'en ont dit plusieurs Persones, qui en faisant le portrait de cette Nation ont fait son éloge; d'ailleurs mon dessein, come celui de tout honête Home, est plutôt de chercher à être utile qu'à plaire.

J'ai séjourné pendant une Semaine sainte dans une des Villes du Pais de Vaud, où je  
me



me suis arêté pour faire ma dévotion. Une noble simplicité ornoit son Eglise; le respect & l'humilité étoient peints sur le visage de ses membres: Un Prédicateur, déjà âgé, monta la Chaire d'un air majestueux, & d'une voix forte & flexible fit rétentir les Voutes du Temple de ces belles Paroles de ST. PAUL aux Corinthiens: *Je ne me suis proposé de savoir autre chose parmi vous que Jésus-Christ, & Jésus-Christ crucifié.* Après que l'Orateur eut expliqué son Texte d'une manière également simple & relevée, on procéda à la Ste. Cène. Un silence imposant & respectueux anonçoit la grandeur & la dignité de l'action qu'on aloit célébrer, lorsqu'il fut interrompu par un Régent, qui ne savoit pas lire; & come la coutume décide de la façon dont la Cérémonie se fait, j'étois attentif, pour m'y conformer. J'approchai de la Table come les autres, bien surpris d'entendre de loin une sorte de cliquetis, dont j'ignorois la cause. Etant plus près, j'aperçus avec étonement un grand Plat, que l'on m'a dit être d'argent doré, où chaque Comuniant mettoit à son passage la monnoie qu'il trouvoit à propos. A' l'issüe, je m'informai de cette singulière coutume, & l'on ne fut m'en doner d'autre raison, que celle de l'ancienneté, qui n'en est jamais

une en pareil cas. C'est à cette occasion que je me fais un devoir de vous exposer les réflexions suivantes.

Le but de cette institution est sans contredit d'engager un chacun à s'élargir au profit des Pauvres; de faire augmenter le produit de la charité, en engageant par un acte public ceux-ci à contribuer plus qu'à l'ordinaire, & ceux là à contribuer contre leur coutume. Je pense qu'il ne seroit pas juste de soubçonner autre chose.

1°. Il faudroit voir premièrement si ce but n'est point manqué, en comparant ce que l'on perd par la modestie des uns, avec ce que l'on gagne par l'ostentation des autres; & si j'en dois juger par moi même, qui n'aime aucunement faire parade de charité, ma conclusion ne sera pas au profit de l'institution.

2°. Mais je veux que les Pauvres y trouvent de l'avantage: Aux dépens de qui le trouveront-ils? Aux dépens de personnes qui auroient honte de ne rien donner, & qui sans doute le font avec répugnance. Quelle Charité! Aux dépens de personnes, qui se plaissant à faire parade de leurs aumones, dénaturent cet acte d'humilité, changent en Vice une belle Vertu, & procurent un très  
petit

petit soulagement à un pauvre, en cometant un très grand péché. Cet usage ne peut augmenter le revenu que par l'obligation où chacun croit être de faire voir publiquement, qu'il peut & qu'il veut être aussi charitable qu'un autre, ce qui n'est pas une petite vanité. Si la sorne ne s'augmentoit pas par cet artifice, voilà l'inutilité de cette Institution établie; & si elle s'augmente, j'en ai montré la manière. Je laisse juger à présent quelle de ces deux raisons contraires doit l'emporter, ou l'assistance d'un Pauvre, pour un moment, ou la crainte d'être une occasion presque certaine de péché.

3°. Je suppose encore, que la nécessité où l'on est de faire la charité à découvert, puisse fournir des motifs loüables pour la faire plus abondante (ce que j'ai peine à concevoir,) qu'arrive-t-il indépendamment de tout cela? Il arrive que l'on est distrait au milieu de l'action la plus sacrée, la plus sublime, & qui demande par là même un entier recueillement: Il arrive que l'on est détourné des importantes réflexions qui doivent occuper essentiellement, & que l'esprit peut s'égarer, dès qu'une fois il est sorti de ce qui seul doit l'affecter. Il peut arriver encore, come je l'ai vû, qu'une personne concentrée, faisant moins attention à porter sa main au plat, qu'à

élever son Ame à Dieu, mette à côté une pièce qui roule & distrait par là ceux qui le suivent. Voilà donc chacun obligé, pour ainsi dire, de se distraire, pour ne pas distraire les autres. Mais, dira-t-on, cette distraction est une foiblesse qu'il faut surmonter. C'est une foiblesse sans doute, & j'avoûrai à ma honte, qu'elle me surprit au milieu des réflexions les plus graves, mais come il est bien plus facile de la ménager que de la vaincre, on ne sauroit y doner trop d'attention, puisque malgré toute leur dévotion, les Homes aiant des yeux & des oreilles, ne peuvent s'empêcher d'être sensibles à ce qui les frappe: Ce ménagement est d'autant plus indispensable, qu'il est plus facile, & celui dont il s'agit ne tient qu'à l'abolition d'un usage, fondé uniquement sur ce qui est une raison pour le détruire. Cette dernière réflexion seule me paroîtroit assés forte pour y engager, & les précédentes ne me paroissent rien moins que vaines.

Il seroit bien à souhaiter, que les Magistrats & les Pasteurs de l'Eglise pussent s'élever au dessus de ces préjugés de coutume, qui dominant même les meilleurs esprits, à moins qu'un grand amour pour la vérité & la réflexion, ne les porte à la source des choses, par un examen également impartial & apro-

àprofondi. Il faudroit que d'un œil philo-  
sophique ils regardassent les usages indépen-  
dament des raisons qu'on a eues pour les  
établir, & dès que loin d'avoir les mêmes  
raisons pour les conserver, on en a de con-  
traires pour les abolir, ces usages, come on  
peut bien croire, cesseroient d'être un pré-  
jugé respectable: Ainsi l'on reformeroit bien  
des abus ou des inutilités, tant en Morale  
qu'en Politique.

Voilà, *Messieurs*, les réflexions que j'a-  
vois à faire sur cet article. Il m'auroit été  
facile de les étendre d'avantage, si je n'eusse  
crû qu'il ne fust pas en général de proposer  
une vérité avec force & évidence, pour la  
faire recevoir, & surtout pour qu'une in-  
time persuasion porte à la pratique. Je crois  
d'un autre côté en avoir dit suffisamment pour  
les personnes capables de sentir le vrai, d'exa-  
miner par elles-mêmes; pour celles surtout,  
qui ne se contentant pas d'être spéculative-  
ment éclairées, ont la force d'oser mettre la  
main à l'œuvre, sans écouter cette dange-  
reuse timidité, qui arête les Hommes, cette  
vile molesse, qui les endort, cette fausse  
crainte, qui respecte encore l'ignorance &  
la superstition d'une Société, que chacun  
devroit tâcher d'éclairer par la pureté de ses

lumières, come il doit l'édifier par la sainteté de ses mœurs.

HOMINUM ET VERITATIS AMICUS.



REFLEXIONS DIVERSES  
ET  
PENSEES DETACHEES.

**L**ES grands Noms sont des *Masques trans-*  
*parens*, qui brillent, qui ornent & qui  
ne cachent rien; . . . . Ce *Diaphane* est de la  
*nature du Verre*.

\* \* \*

Mr. de . . . , me dit tous les jours,  
*qu'il est Home de naissance* & puis c'est tout.  
*Monsieur*, lui répondrai-je, c'est un éloge  
de vos Père; en est-ce un pour vous?

\* \* \*

Un Nom illustre n'est autre chose qu'un  
*Pitdestal magnifique*.

\* \* \*

Le *Bluteau* préfère le *Son* à la *Farine*:  
Combien de personnes ne peut-on pas lui  
comparer?

\* \* \*

Il y a des Homes à la mode, come des Etofes. Ils ont un tems come elles : On se dégoûte enfin de ceux là come de celles ci.

\* \* \*

Le plus joli & le moins incorrigible de tous les défauts, c'est d'être trop jeune. Chaque instant le corrige, & chaque jour le diminue. Combien de gens voudroient bien n'en être point tant corrigez ?

\* \* \*

J'aimerois autant voir danser avec ses béquilles un estropié, qui n'a que le tiers de ses deux jambes, que de voir faire l'amour à un Home, qui a déjà vécu les deux tiers de la vie ordinaire des Homes.

\* \* \*

J'admire dans un Sot *la Paresse & le Silence.*

\* \* \*

Vous avez de l'Esprit, de la Science & de la Probité, & vous n'êtes ni souhaité ni bien reçu dans certaines Maisons : Ne vous en étonnez pas ; tout cela y est étranger & vous aussi.

\* \* \*

L'Ingratitude est pour l'Amitié ce que la Banqueroute est au Commerce.

\* \* \*

Lequel des deux est le plus insupportable pour un Mari, d'être hai de sa Femme & d'en être amoureux; ou d'en être adoré & de ne la pouvoir souffrir?

\* \* \*

Blâmés les Femmes de certains défauts, n'est ce pas les blâmer d'être Femmes?

\* \* \*

La plupart des Femmes n'aiment guère moins dire une *médifance*, qu'écouter une *douceur*.

\* \* \*

J'ai un Ami qui a l'Esprit enrichi & orné des plus belles connoissances, mais il n'en fait aucun usage: C'est une *bonne* *Lame* qu'on ne fort jamais du *foureau*.

\* \* \*

Le nom de *Joueur* est le titre le plus efficace, pour entrer dans le plus grand Monde; Le jeu sert d'*Introducteur* & l'*Argent* comptant de *Passeport*,

L.

L'ET.





## L E T T R E S U R L A C O M E T E.

**J**E vois, *Monsieur*, par votre Lettre, que vous avés lû les différens Journaux où il est parlé du retour de cette fameuse Comète, prédit depuis si longtems par M. HALLEY, Auteur *Anglois*, & calculé depuis avec plus d'exactitude par M. CLAIRAULT, de l'Académie des Sciences de *Paris*. Vous êtes surpris avec raison des progrès de l'Astronomie sur cette matière, & vous me demandés de vous marquer exactement ce qui a été fait par chacun de ces Savans, en vous expliquant les termes d'Astronomie auxquels vous n'êtes point acoutumé. Je vais tacher, pour vous satisfisire, de remettre sous vos yeux la gradation des choses, qui ont été successivement découvertes, afin que vous soiés vous même à portée de juger quelle part de mérite chacun d'eux a droit de revendiquer.

Vous n'ignorés pas sans doute, que le Système de DESCARTES & des Tourbillons(\*)

S s 5

étoit

---

(\*) On fait que DESCARTES suposoit dans le Ciel plusieurs Révolutions d'Astres, autour de divers

étoit en vigueur, lorsque NEWTON parut. Cet Home de Génie, si digne de faire dans les Sciences la révolution qu'il y a occasionée, considéra les Corps célestes come mus dans le vuide, par deux forces différentes, dont l'une leur auroit fait parcourir une Ligne droite; l'autre les auroit ramenés sans cesse vers le centre de leur mouvement; & come il savoit, par les découvertes de KEPLER, que toutes les Planettes décrivoient autour du Soleil des ellipses, dont cet Astre occupoit le foier, il prouva, dans son Livre des *Principes Mathématiques de la Philosophie naturelle*, que pour produire cet effet, la force de l'Attraction, ou cette tendance vers le centre du mouvement, devoit être proportionnelle à la masse, & devoit augmenter à mesure que la Planette s'aprochoit, proportionnellement au quaré de cette distance. Après avoir expliqué tous les phénomènes des révolutions des Planettes, par ce seul principe de la gravitation universelle, il imagina que les Comètes devoient aussi avoir des révolutions régulières autour du Soleil, come les Planettes,

avec

---

centres, & il croïoit qu'il y avoit de ces Astres qui passoient quelquefois d'un Tourbillon à un autre & s'y rendoient visibles. C'est ainsi qu'il expliquoit l'apparition des Comètes.

avec cette différence, que l'ellipse de leur orbite devoit être très alongée, & que le foyer occupé par le Soleil, étant beaucoup plus près d'une des extrémités que de l'autre, la Comète se perdoit a nos yeux dans l'éloignement, pendant une très grande partie de sa révolution, & que nous ne pouvions l'apercevoir, que lorsqu'elle étoit dans la partie de son orbite la plus proche du Soleil. Pour vérifier son opinion, il donna une méthode de calculer, d'après les Observations, les parties des orbites des Comètes, qu'elles décrivoient sous nos yeux, & fit voir que ces parties d'orbites affectoient constamment la forme de paraboles ou de parties d'ellipses fort alongées,

M. HALLEY, célèbre Astronome *Anglois*, essaya de confirmer ce Système par les expériences. Il calcula les orbites de toutes les Comètes dont le cours avoit été observé, & s'étant aperçu, que dans le nombre immense de ces Observations, il y en avoit trois qui se raportoient dans tous leurs élémens, il ne douta pas que ce ne fut la même Comète, qui avoit déjà fait deux fois sa révolution. Il fut confirmé dans cette opinion, en comparant les intervalles qui étoient entre ces trois aparitions. En éfet ces deux intervalles ne diféroient que d'environ 16. mois. Il fut

fut conduit par la conoissance qu'il avoit de quelques faits à peu près semblables, à croire que cette altération pouvoit venir de l'action de Jupiter, auprès duquel elle avoit passé, & sans s'arrêter à cette inégalité, qu'on pouvoit regarder come peu considerable, par raport à une période aussi longue, il assura que cette période étoit d'environ 76. Ans, & qu'ayant déjà paru en 1531. en 1607. & en 1682. on devoit attendre la Comète pour la quatrième fois en 1758. ou peut être en 1759. à cause des altérations qu'elle pouvoit éprouver dans son cours de la part de Jupiter. Il dit que ces altérations ne pouvoient être déterminées, que par la résolution d'un Problème, qu'il reconnoissoit lui même surpasser les forces de la plus sublime Géométrie. Vous voyés par là, *Monsieur*, quel pas cet illustre Astronome avoit fait, & combien l'accomplissement de sa Prophétie devoit lui apporter de gloire; mais pour vous donner une idée de ce Problème, que M. HALLEY n'avoit pas osé entreprendre, il faut, je crois, reprendre ce que nous avons dit plus haut de la force qui ramène les Planettes vers le centre de leur mouvement, & leur fait décrire des ellipses autour du Soleil. S'il n'y avoit dans le Ciel que ces deux Corps, qui fussent poussés l'un vers l'autre,

par

par une force , telle que celle déterminée par NEWTON , & que l'un de ces Corps eut un mouvement de projection en ligne droite , il décriroit autour de l'autre une courbe , qui seroit exactement une ellipse ; mais si on suppose un troisième Corps , qui soit lui même emporté dans une orbite particulière , & qui agisse sur le premier dans tous les points de cette orbite , pour le faire sortir de la courbe qu'il auroit décrite sans cette perturbation , vous devés sentir quel travail immense il faut employer , pour déterminer la courbe que ce Corps , ainsi dérangé , doit décrire. Ce Problème , connu par tous les Savans sous le nom de Problème des trois Corps , n'avoit jamais été résolu. En 1746. Mrs CLAIRAULT , D'ALEMBERT & EULER en donèrent , tous trois en même tems , chacun une solution par approximation. M. CLAIRAULT fit une fort belle application de cette solution à la théorie de la Lune , attirée en même tems par le Soleil & par la Terre. Il en fit lecture à l'Assemblée publique de l'Académie des Sciences de Paris en 1746. & ayant ensuite réformé lui même une petite erreur , qui s'étoit glissée dans son calcul , il expliqua par la seule force de la gravitation , toutes les inégalités que l'on avoit remarquées dans le mouvement de la Lune ; ce  
qui

qui étoit une très belle confirmation du Système de NEWTON. Il remporta le prix qui avoit été proposé sur ce sujet à l'Académie de *Petersbourg*, & fut en état de faire de nouvelles Tables de la Lune, beaucoup plus exactes que celles que l'on avoit faites jusques alors. Il les publia en 1754. Ce Problème a exercé tous les Géomètres pour le résoudre par une méthode applicable à tous les cas & sans approximation, & M. le Comte de LAURAGAIS, connu par son zèle pour l'avancement des Sciences, a proposé un prix pour celui qui doneroit cette solution rigoureuse.

Vous voies, *Monsieur*, que M. CLAIR-AULT étoit plus à portée que personne, de déterminer la perturbation de la Comète par *Jupiter*, que M. HALLEY avoit annoncée: Il ne s'agissoit pour cela, que d'une application à ce cas de la solution du Problème des trois Corps, qu'il avoit déjà si heureusement appliquée à la théorie de la Lune; aussi se livra-t-il dès 1757, & sans que personne entreprit de le faire par concurrence avec lui, au travail immense que devoit nécessairement entraîner ce calcul. Il compara les deux premières révolutions de cette Comète & trouva, à 36. jours près, la cause de leur inégalité. S'étant aperçu, dans le cours de son ouvrage, que Saturne, dont M.

HAL-

HALLEY n'avoit pas parlé, parcequ'il ne croioit pas que son action put faire aucun éfet sensible, avoit cependant aproché affés près de la Cométe pour augmenter sa perturbation, il calcula cette nouvelle cause. Il trouva qu'elle n'avoit du faire dans les deux premières périodes, qu'un éfet presque insensible; mais que dans celle ci, elle faisoit une différence d'environ 100. jours, qui, come on voit, ne pouvoient être négligés, sans occasioner une erreur considerable. C'est d'après ces grandes & pénibles opérations, que M. CLAIRAULT prédit, que la Cométe devoit passer à son perihélie, c'est à dire au point de son orbite le plus proche du Soleil, vers le milieu d'Avril 1759. Si vous avés, *Monsieur*, jetté les jeux sur le Mémoire que M. CLAIRAULT lut à l'Assemblée de l'Académie à la *St. Martin* dernière, & imprimé dans le *Journal des Savans* du Mois de Janvier, vous avés dû voir avec quelle circonspection cet Académicien établit le résultat de son calcul. Il dit lui même, qu'il ne peut guères se flater d'avoir déterminé le retour de la Cométe qu'à un Mois près, parcequ'il n'avoit pas aproché d'avantage de la détermination des deux Révolutions précédentes. Cet Astre vient enfin d'apporter la confirmation du Système de NEWTON & la vérification

tion du Système de M. HALLEY & des calculs de M. CLAIRAULT. Par les Observations des Astronomes, on estime qu'il a passé à son perihélie vers le 14. de Mars, ce qui, come M. CLAIRAULT l'avoit prévu, fait une différence d'environ un Mois, sur l'annonce qu'il en avoit faite; mais il faut observer, que M. CLAIRAULT à toujours considéré deux périodes, qui forment un espace d'environ 152. Ans, ce qui n'est pas tout à fait 1. dixhuit centième. Je ne doute pas, *Monsieur*, que vous ne trouviés ces approximations très frapantes, surtout si vous voulés faire attention, que les Observations faites en 1531 & 1607, dont il a été obligé de se servir, n'ont pas toute l'exactitude que l'on pouroit y desirer, & que l'on trouve dans les Observations Astronomiques faites de nos jours.

Voilà, *Monsieur*, ce que vous avés exigé de moi. Vous voiés que le retour de la Cométe est pour les Sciences & l'Astronomie un des événemens les plus importans qu'on ait vû depuis plusieurs Siècles.

Je suis &c.

*C'est ici la place naturelle d'une Epitre, que la célèbre Mad. DUBOCCAGE a adressée à M.*



M. CLAIRAULT, sur l'accomplissement de sa  
prédiction.

O toi, qui dès tes jeunes ans (\*),  
Pour changer la forme du Monde,  
Jusques à l'Ourse affrontas l'Onde,  
Des Mortels accepte l'Encens.

Triomphe ; la gloire t'anime,  
Dans les airs, le plus pur raïon  
Du Génie ardent de NEWTON  
Règle & soutient ton vol sublime.

Nouveau THALES (\*\*), comment tes yeux  
Mesurant du Ciel la distance,  
De tant de Globes radieux  
Parcourent ils l'ellipse immense ?

L'accord de leurs divers efforts  
T'annonce leur marche future :  
Dis moi, l'Auteur de la Nature  
T'a donc dévoilé leurs ressorts ?

(\*) M. CLAIRAULT à l'âge de 20. Ans, fut un  
des Académiciens qui alèrent au Pole mesurer la  
Terre.

(\*\*) On croit que ce Philosophe Grec fut le pré-  
mier qui prédit les Eclipses & qui régla le cours  
des Astres,

Que l'aveugle & vaine ignorance  
 Déformais ne redoute plus  
 Ces Corps célestes chevelus  
 Dont le cours à pas lents s'avance.

Sur la Comète qui jadis ;  
 Fit craindre la Peste & la Guerre ,  
 BAYLE osa rassurer la Terre :  
 Tu fais plus , tu nous la prédis.

Déjà la Clairault on la nomme ,  
 Que tes calculs vus à Torno ,  
 Et qu'un jour saura le Congo ,  
 Vont étoner Pekin & Rome.

Je crois voir ton heureux destin  
 Le docte Abé (\*) qui de Palmire  
 Trouva l'Alphabeth qu'on admire ,  
 Fait graver ton Nom sur l'Airain :

(\*) L'Abé BARTHÉLEMI, Conservateur des Médailles du Roi. C'est lui qui a su déchiffrer les Inscriptions trouvées à Palmire, dont la Langue étoit ignorée des Savans:





E L O G E du R A T.

A Mademoiselle C U R C H O D.

**Q**UE l'humanité est pauvre en mérite !  
 Nôtre Siécle, Ami des patriéaristes, se  
 voit contraint d'aller aux Animaux pour  
 exercer son enthousiasme. Mais nôtre bas-  
 sesse percé par tout : L'éclat seul a nos homa-  
 ges ; & le Tiran ; qui nous tourmente, est  
 entêté, de nôtre encéns. Un Home défend  
 le Luxe, qui fait tant de maux à la Nature  
 humaine ; un autre en préconisant les Chats ;  
 préconise les Destructeurs des Homes : *Quis  
 tam ferreus ut teneat se.*

Que l'on ne dise point qu'un sujet, tel que  
 celui que j'ai choisi, est indigne d'être traité ;  
 il est beau de soutenir les petits & les mal-  
 heureux ; le Rat est donc mon Héros.

En feuilletant avec attention les Anales du  
 Monde, j'ai fait une découverte qui suffiroit  
 pour immortaliser tout autre que moi. Qui ne  
 conoit ce Fleuve bienfaisant, qui féconde les  
 Plaines maréotiques ; & fait la gloire & les  
 delices des *Egiptiens* : Le *Nil* cependant porté  
 dans son sein le Crocodile, Animal terrible ;  
 qui dévore les Enfans, qu'il attire par ses cris  
 artificieux. Rien ne peut subjuguier ce

Monstre; il échape à tout; mais écourtés  
 Le Phoenix des Rats, l'*Ichmeumon*, petit,  
 mais vaillant Animal, s'infinitie, lorsqu'il  
 dort, dans sa gueule, s'avance à pas lents  
 dans les entrailles du Crocodile, ronge, dé-  
 vore sur son passage, & sort enfin victorieux.  
 Je fais que des Phisiciens prétendent, que ce  
 Libérateur de l'*Egypte* est d'une autre espèce  
 que les Rats; mais ce n'est pas d'aujourd'hui  
 que l'envie a terni de son souffle infecté la  
 gloire la plus pure des Héros. AMERIC  
 VESPUCE n'a-t il pas donné son nom à l'Hé-  
 misphère que découvrit COLOMB; & si GA-  
 LILE'E éprouva des persécutions de l'Evêque  
 de Rome, pour avoir parlé des Antipodes,  
 est-ce à nous de nous récrier sur la gloire  
 d'un Rat obscurcie? Sa gloire, a-t-on dit  
 d'un grand Home, peut faire des sacrifices  
 sans s'appauvrir. Pourquoi le Rat n'en feroit-  
 il pas aussi? Tous les Fabulistes l'ont mis  
 sur la Scène. La FONTAINE parle d'un Con-  
 seil tenu par les Rats. J'ai lû dans les Mé-  
 moires de l'Académie, Tome 18. pag. 51.  
 une Dissertation fort touchante sur les qua-  
 lités de cet Animal. M. PLUCHE, dans le  
 Spectacle de la Nature, (le Tom. m'est échapé)  
 déclare qu'il en parleroit plus au long, si la  
 brieveté qu'il s'est prescrite le lui permettoit.  
 M. MIRABEAU, par une comparaison tirée  
 du

du Rat, démontre fort bien . . . , mais je citerai l'endroit : *Les Homes multiplient come les Rats dans une Grange, s'ils ont les moiens de subsister.* Ce grand Home n'a pas dédaigné, dans un Ouvrage de Politique, de nous doner des Rats pour modèles. M. D'ALEMBERT, dont le vaste génie soumet l'Univers à ses Calculs, a promis de traiter avec soin cet Article intéressant dans l'Encyclopédie, à la lettre R. mais à quoi bon multiplier ses preuves de noblesse? N'a til pas dans lui-même tout ce qu'il faut pour se distinguer?

*La couleur de sa peau n'est-elle pas charmante?*

Si j'avois mon NEWTON sous les yeux, ou un Prisme bien fabriqué, je prouveroïs par l'anatomie de la lumière, que cette couleur est la plus noble de toutes les couleurs composées. Qu'on ne m'objecte point qu'il est trop petit. Placés entre deux infinis en grandeur & en petitesse, la beauté de la Nature n'éclate pas moins dans ce dernier. Un Peintre habile rassemble-t-il moins de graces dans un Tableau d'un pouce en quaré, que dans un Tableau de deux pieds? Sa Queue, moins grande il est vrai que celle de la Comète du Siécle passé, ondoiet-elle avec moins d'élégance? C'est un Vif argent, qui jamais ne repose; tantôt elle bat négligemment les airs, qu s'étale dans

toute sa longueur; tantôt elle se plie & se replie avec une agilité sans seconde.

*Sa Croupe se recourbe en replis tortueux.*

RACINE Trag. *Pbed.*

Ses yeux, quoique petits, sont pétillans d'incelles. Hélas! les yeux de ma Belle ramassent plus de flammes dans leur orbite étroit, qu'il n'y en eut jamais dans les Fourneaux de *Polyphème*. „ Mais, dira t-on, il mange nos Fromages, notre „ Lard”. Injustes Mortels! Eh! de quel droit nous approprions nous un bien que tout Etre mangeant a droit de revendiquer? Que signifie cette Bastille des Rats, ces Souricières ajustées par la plus infernale adresse, pour précipiter dans le piège le trop avide Animal! Quant à moi je proteste contre la malice humaine; O Rats! entendés ma voix du trou qui vous sert de Louvre, ou de ces Autres barricadés, où vous languissés come dans les Cachots de l'Inquisition. Les Chats seuls ne suffisoient-ils pas pour vous tourmenter? Pourquoi féconder leur cruauté? C'est ainsi que les Tirans s'unissent, Quand nous n'avons plus de Mal'heureux à faire dans notre espèce, nous recourons aux Animaux. L'Aréopage condamne à la mort, l'Enfant qui s'étoit plu à percer un Moineau à coups d'éguilles; que ne décer-

ne-t-on

ne t on la même peine contre ceux qui firent les *Sourrières*, les *Trapes*, les *Filets*, les *Hameçons*.... Mais si nous tournons toutes ces inventions contre nous mêmes, la justice est assés vengée.

Voici un trait que j'ai recueilli précieusement. Un Chat furieux de voir son avidité tromphée par la vigilance & les détours d'un Rat, qui l'esquivoit toujours, s'avisa de se rouler dans la farine & de contrefaire le mort: Le Rat s'y trompe, il s'approche pourtant avec la défiance que les petits ont pour les grands; l'hipocrite Tiran s'élançe au milieu d'un tourbillon de farine, il saisit le Rat, le déchire; & cet Animal cruel, ce Chat impitoyable, est loué publiquement en plein Mercure: Tel CROMWEL, empruntant le Manteau blanc de la Vertu, contrefit l'Home inocent & tranquile qui n'en veut à personne, quand tout à coup déchirant ce Masque incomode, il se montra *lui même*, & fut loué par WALLER, parce qu'il est des laches partout.

Come il ne faut qu'un seul Méchant parmi nous pour faire cent mille infortunés, il ne faut qu'un Chat déchainé, pour que cent mille Rats gémissent, & maudissent leur existence; tandisque d'autres Chats stupides élèvent, par leur miaulement, la gloire de

leur Général, & célèbrent, come un Héros, celui que les Rats voient come un Monstre.

„Celui qui épouvante la Terre, est pour elle un Dieu infernal ou céleste. On l'a dorera, si on ne l'abhorre; la superstition ne connoit point de milieu”. *Voies l'Encycl. Art. Gloire, par M. Marmontel.*

Si j'avois à déprimer les Chats, pour élever mes Rats sur leur ruine, que n'aurois-je point à dire? La perfidie & la trahison ne forment-elles pas le caractère des Chats? N'est-ce pas eux, qui retirant leurs Griffes cruelles sous un mol duvet, vous flatent délicatement de leurs pattes, pour ensanglanter aussi tôt la main qu'ils caressent? On assure, il est vrai, que l'Impératrice des *Russes*, nourrit avec complaisance, dans une Chambre de son Palais, un grand nombre de ces Animaux: C'est un amusement gothique, reste de l'ancienne barbarie, dont *PIERRE le Grand* tira son Peuple. Il faut espérer que la saine Philosophie, dont les progrès sont de jour en jour plus rapides, éclairera de son flambeau ce Climat disgracié, & continuera de guérir les *Russes* de leurs préjugés. Les Rats gagneront alors.

Eh! ne voit on pas la férocité du Chat jusques dans cet instinct, qui le porte à dévorer  
des



des chairs & à rejeter tout autre aliment ?  
 M. DE BUFFON met aussi cet Animal au rang  
 des carnivores. Le Rat au contraire, se  
 nourrit de blé, de farine, & ses dents ne fu-  
 rent jamais teintes du sang d'aucun animal.

Un *Européen* se trouvant au diner d'un  
 Roi barbare, observa quantité de Rats qui  
 fautoient sur la Table, & prenoient aussi  
 leur repas. Il s'embarque aussi-tot, revient  
 en *Europe*, charge son Vaisseau de Chats,  
 retourne dans ce même Pais, lache ses Ani-  
 maux voraces, détruit tous les Rats, & ramas-  
 se beaucoup d'argent. Prenans le parti des  
 Chats nous sommes faits come eux pour le  
 carnage. Des *Espagnols* vont au Nouveau  
 Monde, regagnent l'*Europe*, charge leurs  
 Navires d'Homes, & reviennent piller l'A-  
 merique & massacrer ses Habitans.

Voilà, *Mademoiselle*, ce que j'ai cru de-  
 voir à l'équité. Je quite ce badinage. Les  
 Animaux sont des Êtres sensibles, & sont  
 plus liés à nous que l'on ne pense; car si la  
 Raison nous en distingue un peu, ne sommes  
 nous pas au fond plus sensibles que raiso-  
 nables, & ne devons nous pas partager leur  
 sort, tant qu'ils nous sont associés.

Si, contens d'immoler à nôtre sûreté les  
 Animaux énemis de l'Home, nous ne plon-

gions pas nos Couteaux dans le sein de la douce Brébis, ou du tranquille Compagnon du Laboureur, nous ferions plus humains sans doute, & ne saurions voir un Etre souffrant, sans ce profond soupir de comifération, qui sortiroit du creux des entrailles de l'Etre spectateur, qui se confondroit avec lui. Ceux qui par état égorgent les Animaux, sont dégradés en *Angleterre* de la qualité de Jurés, c'est à dire qu'ils ne jugent point leurs semblables: S'il y avoit sur la Terre un Tribunal de l'humanité, qui put juger les Monarques, il y en auroit qui tomberoient à l'instant du Trône, & loin de régir leurs semblables, ils seroient depouillés d'un titre, dont ils outragent la sainteté.

Je suis &c.





## LA DOUCE VENGEANCE.

### NOUVELLE ESPAGNOLE.

**D**E tous les maux d'Imagination, le plus sensible est peut-être l'Infidélité en amour; mais à la douleur de se voir trahi par ce qu'on aime, se joint encore le ridicule ou la honte d'être trompé, sur tout dans les Climats où le préjugé rend l'Époux garant de la Vertu de sa Femme. De là nait ce sentiment cruel & féroce qu'on apelle la Jalousie. Cette fureur, & le préjugé qui l'irite, règnent encore plus parmi les Peuples d'un naturel violent & superbe, tels que sont les *Espagnols*. L'honneur & l'amour offensés n'y respirent que la vengeance. Voici cependant un exemple de sagesse, dont les Peuples les plus modérés feroient gloire, & qui mérite d'être cité, même parmi les *François*.

*Dona HELENA*, d'une des plus illustres Familles d'*Arragon*, avoit épouse *Dom GOMES de Platanos*, l'Home de la Cour le plus vertueux & le plus sage. *GOMES* avoit un Ami, apellé *GONZALE de Villasana*, jeune  
Mili-

Militaire d'une valeur & d'une franchise, digne des anciens Chevaliers.

La noblesse, la candeur, la sensibilité formoient le caractère de *Dona HELENA*; & sa beauté en étoit l'image. *GOMES*, dans ces douces éfusions du Cœur, qui font le charme de l'amitié, ne cessoit d'entretenir *GONZALE* des plaisirs purs dont il jouissoit auprès de sa vertueuse Epouse. Huit Ans s'étoient écoulés depuis que l'Himen les avoit unis, & la possession, qui diminue le prix de tous les biens, n'avoit fait que lui rendre plus précieux chaque jour, celui dont il jouissoit sans partage.

Ces vives peintures alumèrent dans le Cœur du jeune *GONZALE* les feux d'un amour criminel. Il s'aperçut d'abord de l'amertume cachée que repandoient dans son Ame les confidences de son Ami, & il s'en faisoit à lui même les plus cruels reproches. Est-ce là, disoit il, cette Amitié tendre que je lui ai jurée? Est-ce là cet intérêt mutuel, qui devoit rendre comuns nos plaisirs & nos peines? Le bonheur de *GOMES* n'est il pas le mien? Non sans doute, reprenoit-il avec douleur, puisque sa Femme n'est pas la mienne; aussi pourquoi faut il qu'un Trésor unique dans l'Univers soit le partage d'un seul

seul Home? A peine avoit-il laissé éclater ces mouvemens de jalousie, qu'humilié d'avoir pû les concevoir, il en détestoit la bassesse; mais il revoïoit *Dona HELENA*, & les desirs, les regrets, le dépit se reveilloient dans son Ame impatiente: Ainsi s'altéroit insensiblement le caractère de cette Ame, jusqu'alors si pure.

*GONZALE* aimoit encore assés la Vertu pour lui vouloir tout sacrifier. L'absence étoit l'unique remède à la Passion qui le consumoit, & cent fois il résolut de s'éloigner, mais en vain. Tantôt *GOMES*, par de tendres reproches, le ramenoit au bord du précipice. Tu nous néglige, lui disoit-il, mon cher *GONZALE*: Avec qui peux-tu vivre, qui t'aime plus que nous? Tantôt ce jeune Home lui-même, prêt à chercher du soulagement dans la dissipation des Voïages, oposoit à son dessein de vaines raisons, qui l'abusoiert: Il se rejettoit sur le soït de son avancement & de sa fortune: A peine seroit il absent, qu'il seroit oublié, & ce n'est pas la première fois que l'assiduité des sollicitations auroit suplanté le mérite. Ainsi l'Amour, pour le retenir, se cachoit sous les traits de l'Ambition & de la Prudence. *Dona HELENA* avoit conçu pour lui un de ces sentimens qu'on ne peut définir, & qu'une

qu'une Femme elle même ne démêle jamais bien dans son Ame. Elle étoit ce qu'on appelle attachée à son Devoir & à son Epoux : Il n'est rien qu'elle n'eut fait pour GOMES ; il n'est point de complaisance qu'elle n'eut pour lui , ni de sacrifice qu'il n'eut obtenu d'elle. Elle eut fait beaucoup moins pour GONZALE , mais son attachement à son Epoux tenoit plus de la résolution , & son amitié pour GONZALE étoit un penchant naturel , moins genereux & plus facile. Elle ne trouvoit aucun mérite à lui vouloir du bien , au lieu qu'elle se faisoit une vertu d'être Epouse fidèle & tendre.

GOMES s'entretenoit quelquefois avec elle des vûes d'établissement qu'il avoit pour son Ami. GONZALE , disoit-il , approche de l'âge où la liberté est un état pénible pour le Cœur de l'Homme. Il est sage , honête & sensible ; il a besoin de s'attacher ; je m'aperçois moi même , à sa mélancolie , que l'Amitié ne peut lui suffire : Elle laisse un vuide immense dans son Ame , c'est à l'Amour à le remplir. HELENA , sans démêler la cause de la tristesse où la plongeoient ces entretiens , cherchoit de bone foi avec son Epoux , parmi les Beautés les plus renommées , un objet digne de la tendresse de leur Ami ; mais aucune d'elles ne lui sembloit  
assés

affés-acomplie. Puisse-t-il être heureux dans son choix, disoit elle ! Mais je ne vois personne encôre qui mérite de le fixer.

Ces propos revenoient quelquefois en présence de GONZALE. Oui, disoit il à GOMES, je suis résolu de me marier ; trouvé moi une seconde HELENA. Le sourire amer, dont il acompagnoit ces paroles, ne cachoit sa douleur qu'aux yeux de l'Epoux. HELENA, qui l'avoit pénétrée, n'y fut pas insensible. Il a raison, disoit-elle quelquefois, en se livrant à ses réflexions ; c'est une Femme come moi, d'un caractère doux, simple, délicat & tendre, qui feroit le bonheur de ce vertueux jeune Home. GOMES a sur moi la supériorité d'un Père ; GONZALE mé laisse entrevoir pour son Epouse toutes les douceurs de l'égalité.

Telles étoient les dispositions du Cœur de Dona HELENA, lorsqu'une Avanture toute simple vint déchirer le Voile qui lui cachoit ses sentimens & qui les déroboit à GONZALE. Elle avoit eu de GOMES une Fille, nommée LOUCILE, qui lui ressembloit plus encôre par les talens que par la beauté. Elle touchoit à sa septième Année, & le soin de son éducation faisoit les plaisirs de sa Mère. Un jour, pour éviter les ardeurs du midi, HELENA

LENA donoit à LUCILE sa Leçon de charité sous les Portiques du Palais. GONZALE, qui venoit la voir, entendit de loin les accens de deux Voix touchantes, que le Luth acompagnoit de ses acords harmonieux. Surpris, enchanté, il s'arrête. Les sons répétés par les Voutes se confondent dans son oreille avec un doux frémissement. HELENA célébroit avec sa Fille les charmes de l'Innocence, comparée à la sérénité d'un Ciel sans nûage. Heureux Epoux, disoit en lui même le jaloux Rival de GOMES ! Tel est le calme délicieux dont tu jouis ; ton bonheur est pur, autant qu'il est paisible ; tes desirs sont sans obstacles ; tes plaisirs sont sans remords.

Cependant il approche. Il se présente avec cette timidité, qui acompagne le tendre amour. *Je viens vous distraire, dit-il, Madame, d'une occupation bien douce & bien chère. Vous embêlissés votre ouvrage ; vous secondés le soin qu'a pris la Nature de vous copier dans cette Fille charmante ; vous lui aidés, s'il est possible, à nous donner une autre vous même. Aimable Enfant, poursuivit-il, en s'adressant à LUCILE, puissés vous ressembler à votre Mère ! Si le vœu que je fais s'acomplit, il y aura encore un heureux au Monde, parmi une foule de malheureux.* Come il parloit ainsi,  
 Dona



*Dona HELENA*, dans la plus douce émotion, avoit les yeux levés sur *GONZALE*. *Vous avez raison*, lui dit-elle, *le soin le plus intéressant pour une Mère est celui de cultiver, de développer, d'enrichir un naturel heureux dans son Enfant, Mais que ce plaisir devient plus vif encore, lorsque dans cet Enfant chéri, on contemple le gage d'une tendresse vertueuse, lorsqu'on y voit renaître la plus chère moitié de soi même, & que chacune de ses caresses nous retrace l'idée des plaisirs purs dont il est le fruit. Ah! GONZALE, que je serois heureuse! . . .*

Un soupir lui coupa la parole & sa rougeur acheva de dire, ce que sa bouche n'eut osé déclarer. Les yeux de *GONZALE*, attachés sur les siens, lurent jusqu'au fond de son Ame, & y puisèrent de nouveaux feux. L'excès de sa joie l'eut fait tomber aux genoux de *Dona HELENA*, si la présence de *LUCILE* & celle de l'Esclave, qui acompagnoit leurs chants de son Luth à l'arivée de *GONZALE*, ne l'eut obligé de retenir ce mouvement passionné. Mais depuis ce moment fatal, l'impatience d'obtenir l'aveu, qu'il n'avoit surpris qu'à demi, ne laissa plus de repos à son Ame. Tout l'assiegeoit loin de *Dona HELENA*, tout l'importunoit auprès d'elle. *GOMES* n'eut point de peine à s'apercevoir de l'altération du caractère & des

sentimens de son Ami. Que lui ai-je fait, disoit il à son Epouse? Il devient tous les jours avec moi plus inquiet & plus dissimulé. Mes empressements le gênent, mes reproches l'humilient, & je le sens glacé dans mes bras. Je m'aperçois come vous de son changement, disoit-elle; mais il faut en avoir pitié. Son cœur est le même sans doute, & son humeur seule a changé; peut-être a-t-il quelque peine secrette. Dailleurs il est dans l'âge où un Cœur sensible ne se suffit pas à lui même: Que fai je si nôtre bonheur ne lui fait pas sentir plus vivement le poids de son indifférence? Peut-être enfin auroit il besoin de se dissiper, de changer de Climat. Il parle quelquefois du dessein de voyager, & vous devriés l'y déterminer. GOMES suivit le Conseil de sa Femme: Il n'étoit plus tems. GONZALE en fut ofensé. *Si mon amitié vous pèse, lui dit-il, il y a, pour vous en délivrer, un moien plus court & plus simple.* GOMES, confondu de l'aigreur de cette réponse, ne savoit à quoi l'attribuer, & GONZALE pressé par ses reproches, tâchoit de lui doner le change en attribuant le chagrin qui le dominoit à des causes étrangères. Les injustices de la Cour, la lenteur de son avancement étoient ses plus comuns prétextes. GOMES en crut les apparences & saisit

faisit l'ocasion de ramener le calme & la sérénité dans le Cœur de son Ami. La Cour étoit alors à *Villaviciosa*, & le Ministre, qui l'aimoit, en lui donant la nouvelle d'un Gouvernement vacant, lui écrivoit, qu'il aloit le demander pour lui. GOMES part sur le champ, pour se rendre auprès de son Protecteur, & GONZALE, instruit de son absence, croit toucher enfin au moment désiré.

Si GONZALE vient te voir, avoit dit en partant GOMES à *Dona HELENA*, tache de le retenir & de l'engager à m'attendre : J'aurai, je crois, un événement heureux à vous annoncer. GONZALE arive dans la plus violente agitation ; il ne se dissimuloit point l'injure cruelle qu'il aloit faire à l'Amitié ; mais l'Amour impositoit silence aux remords, & tachoit de se concilier avec l'honneur & la justice. Après tout quel est mon crime, se disoit à lui même ce jeune insensé ? N'est il permis qu'à un seul Mortel d'être touché des charmes d'une Femme accomplie ? Est ce pour lui seul que le Ciel a pris soin de réunir en elle tous les talens, toutes les graces, tous les trésors de la beauté ? . . . Il la possède, il est heureux : Je ne prétens pas troubler son bonheur ; mais s'il reste à *Dona HELENA* un Cœur libre, si ce bien, le plus précieux

de tous, n'est pas au pouvoir de GOMES, si elle peut en disposer encore, si l'espoir de l'obtenir m'est permis, faut-il y renoncer? Faut-il me refuser le triste avantage d'être plaint, d'intéresser une Ame sensible, & de me consoler de mes peines, en les lui voyant partager?

Ainsi aveuglé par la Passion sur le plus délicat, & peut-être le plus pénible devoir de l'Amitié, GONZALE se rend auprès de *Dona HELENA*. Elle ne le voyoit jamais sans émotion, mais pour lui cacher son trouble, & se fortifier contre l'Amant, de l'idée présente de l'Epoux, elle parla du Voyage de GOMES & de l'espoir qu'il avoit en partant de quelque événement heureux. *S'il ne jouissoit*, répondit GONZALE, *que de la faveur de la Cour, mon amitié pour lui seroit au dessus des chagrins de l'envie: J'ai appris la mort du Comte de FORMOSE, & personne à la Cour ne doute que sa place ne soit accordée à votre heureux Epoux; mais cette place, fut elle un Trône, son Ami l'y verroit avec joie, & ce n'est pas des dons de la Fortune que je me plains de le voir comblé.* „ Vous lui devés l'amitié „ la plus tendre, reprit elle avec un regard „ modeste, qui ajoutoit encore aux charmes de sa voix; vous êtes après sa Famille ce qu'il a de plus cher au monde” . . .

*Helas!*

*Hélas ! cessés de macabler. Qu'il lui est facile d'être mon Ami ! Mais qu'il est difficile à GONZALE d'être l'Ami de votre Epoux ! Non, Madame, il n'est point de vertu qui résiste à l'amour jaloux & désespéré ; & quelque violence que je me fasse, il n'est pas en moi d'aimer celui qui vous possède. Je suis injuste, ingrat, infidèle si vous voulés ; mais je brule, je me meurs & la passion qui me consume étouffe en moi tout autre sentiment. A ces mots il tombe aux genoux de Dona HELENA éperdu & hors de lui même.*

Sans entrer dans tous les détails de leur Conversation, il suffit de savoir qu'HELENA, interdite & tremblante, ne favoit plus coment moderer la douleur & l'amour du tendre & malheureux GONZALE. L'arrivée imprévue de GOMES vint la sauver de ce péril. Il entre : Il trouve son Ami & son Epouse dans une agitation, qui les auroit trahis, si sa confiance pour l'un & l'autre n'eut éloigné de sa pensée tout soupçon d'infidélité. Hé bien, dit-il à sa Femme, que fais tu de mon mélancolique ? Est il aussi triste avec toi qu'avec son Ami, qu'il n'aime plus ? Se plaint il encore des injustices de la Cour ? Elle est cependant fort honête & nous n'avons qu'à nous en louer. „ Je vous en félicité, répondit GONZALE” . . . Et fort gaiment, à ce qu'il me semble. . . .

„ Aussi gaiement que je le puis ”... Oh, reprit GOMES, *je vous l'ai dit cent fois, cet air sombre m'impatiente; aïés la bonté, Monsieur le Gouverneur, de vous réjouir avec moi de la grace qui vous est acordee. Vous hérités du Comte de FORMOSE, & je vous en fais mon compliment.* „ Moi ! s'écria GONZALE, avec une surprise mêlée de honte. *Oui, toi même, voilà ton Brevet.*

A ces mots GONZALE tombe dans un Fauteuil, se couvre le Visage de ses mains, & ne répond que par des sanglots, accompagnés d'un ruisseau de larmes. *Qu'a-t-il donc ?* demanda GOMES : *Je crois qu'il a perdu la tête.* „ Hé oui, mon Ami, je l'ai „ perdue; je suis un Fou, un Furieux, un „ coupable, indigne de la vie & de ton „ amitié ”. *Comment donc ? Que lui est il arrivé ?* HELENA ! *vous pleurés aussi ! vous m'épouvantés l'un & l'autre.* „ Les détours „ sont inutiles, reprit GONZALE avec violence. Tandis que ton Ame genereuse „ me sacrifioit ta fortune & faisoit tout pour „ moi... Non je ne puis achever : Re- „ prends tes bienfaits, je ne veux que mourir ”. *Alons, tu mouras après ; achève, soulage ton Cœur, car je vois bien que ton secret te pèse.* „ Hé bien, tandis que tu sollicitois „ pour moi le Ministre, j'étois, puisqu'il „ faut l'avouer, j'étois aux genoux de ta

„ Femme & je tachois de la seduire. En est-  
 „ ce allés pour mériter ta haine? Qu’atens  
 „ tu pour me percer le Sein? Le voilà, ce  
 „ Cœur ingrat & perfide: Frappe, je ne m’en  
 „ plaindrai point”. *Respirons*, dit GOMES  
 soulagé. *Voilà bien du bruit pour une baga-  
 telle. Tu aimes ma Femme; je le crois bien:  
 Qui ne l’aime pas? Je l’aime, moi qui suis son  
 Mari. Tu as été tenté? La grande merveille!  
 Crois tu que si elle étoit ta Femme, come elle  
 est la mienne, je serois plus sage que toi? Ne  
 va donc pas t’imaginer que tu sois un Home  
 étrange; pardone toi d’être sensible, & allons  
 souper come de bones gens.*

GOMES fut d’une gâité charmante. HE-  
 LENA ne se laissoit point de l’admirer, & ren-  
 doit grace au Ciel d’avoir échapé au danger  
 de trahir un si galant Home. GONZALE  
 confondu tachoit de sourire, & à châque  
 instant les pleurs du repentir s’échapoient  
 de ses yeux. Il partit pour son Gouverne-  
 ment, d’où il écrivoit à son Ami les Lettres  
 les plus atendrißantes, sur le crime dont il  
 s’acusoit. Come l’Orgueil est la source des  
 Vices, la Honte en est le plus sur remède.  
 GONZALE, guéri d’une Passion, qui le ren-  
 doit méprisable à ses yeux, conçut enfin de  
 l’amour pour une jeune personne, aussi ver-  
 tueuse que belle, dont il a fait le bonheur.

NOUVELLES ACADEMIQUES.

E T

L I T E R A I R E S .

F R A N C E .

**L**E 24. Avril' dernier l'Académie Roïale des Belles Lettres de *Paris* tint son Assemblée publique d'après Paques. L'ouverture de la Séance se fit par la distribution d'une Médaille d'Or, pour le Prix de cette Année, qui a été remporté par M. LE BEAU, Professeur d'Eloquence au Col'ège des *Grasfins*, & Frère de M. LE BEAU, Secrétaire perpétuel de cette Académie. Le Sujet du Prix étoit, *Pourquoi la Langue Grèque s'est-elle si longtems conservée dans sa pureté, tandis que la Langue Latine a été alterée de si bonne heure?*

L'Académie propose pour le Sujet du Prix de 1760: *Quelle idée les Egiptiens se formoient de Typhon? Si l'on peut le reconoitre sur les Monumens à des Atributs qui le caractérisent?*

M. l'Abé BATTEUX lut ensuite un Mémoire intitulé, *La Nuit considérée come premier Principe de l'Univers.* Le Comte de

CAY-



CAYLUS lut un Mémoire, *Sur la Peinture sur marbre*; M. de BOUGAINVILLE en lut un, *Sur la Monarchie des Mèdes & principalement sur Arbace*; M. LE BEAU lut un Mémoire, *Sur la Légion Romaine*.

**L**E 26. l'Académie Roïale de Chirurgie tint Séance publique, dont M. MORAND, Secrétaire perpétuel, fit l'ouverture, par un Discours apologétique sur le choix de la Proposition pour le Prix de cette Année, touchant l'*Amputation de la Cuisse dans l'Article*. Ce Prix fut ajugé à M. BARBET, Maître-ès-Arts & ancien Chirurgien de Vaisseau, qui admet l'opération. Six autres Médailles furent distribuées à Mrs BUTTET, Chirurgien d'*Etampes*; DE MAYRAND, Chirurgien de *Poyanne*; GUERSAIN, ancien Chirurgien Major au *Sénégal*; PERNOTTI, Chirurgien de *Turin*; LESSERE, Chirurgien d'*Auxerre*, & MELLET, Chirurgien de *Châlons sur Saone*.

M. MORAND lut ensuite les Eloges de Mrs MALAVAL & VERDIER. Le reste de la Séance fut employé à la lecture du Mémoire de M. ANDOUILLE', sur un Ganglion douloureux, resté à une cicatrice, qui ne put être guéri que par la section; d'un autre de M. LIVRET, sur les Infiltrations

laiteuses à la suite des Couches ; d'un troisième de M. Sabatier, Ajoint, sur les Injections dans l'Oreille par le Nez, pour guérir certaines Surdités ; & enfin d'un quatrième de M. LOUIS, sur les Corps étrangers tombés dans la Tranchée artère.

Le 29. la même Académie eut l'honneur de présenter au Roi le 3<sup>me</sup> Tome des Mémoires qui ont concouru pour le Prix.

**L**E Jour de l'Assemblée publique de l'Académie des Sciences fut le 25. Mai. Cette Académie avoit proposé, pour sujet du Prix de 1759. *L'examen des efforts qu'ont à soutenir toutes les parties du Vaisseau dans le roulis & le tangage, & la meilleure manière de procurer à leur assemblage la solidité nécessaire, pour résister à ces efforts, sans préjudicier aux bonnes qualités du Vaisseau* Elle a partagé ce Prix entre deux Pièces, dont l'une lui a paru renfermer une théorie exacte & ingénieuse ; & dont l'autre a semblé contenir des vues utiles & nouvelles, pour la construction. La première est la Pièce N<sup>o</sup>. 1. dont l'Auteur ne s'est pas fait conoitre. Elle a pour Dévise

*Insequitur clamorque Virum stridorque Rudentum.*

La seconde est la Pièce N<sup>o</sup>. 2. qui a pour Devise

*Vis unita major.*

L'Auteur est M. GROGNARD Constructeur des Vaisseaux du Roi.

L'Académie propose, pour Sujet du Prix de 1761. *La meilleure manière de lester & d'armer un Vaisseau & les changemens qu'on peut faire en Mer à l'Arrimage, soit pour faire mieux porter la Voile au Navire, soit pour lui procurer plus de vitesse, soit pour le rendre plus ou moins sensible au Gouvernail.*

M. DEPARCIEUX lut un Mémoire sur la position des Aubes, des Roues mues par le courant des grandes Rivieres, come des Moulins sur Bateaux, des Pompes du Pont nôtre Dame, de la Samaritaine &c.

M. DE LALANDE lut un Mémoire sur le retour de la Comète de 1682. Après avoir anoncé l'importance de ce retour, non seulement pour la théorie des Comètes, mais pour celle du Sistème entier de l'Univers, il trace l'Histoire de cette découverte, c'est à dire, de la prédiction de ce retour. Plusieurs Philosophes anciens furent persuadés que les Comètes avoient leurs orbites & leurs retours aussi déterminés & aussi invariables que ceux des Planettes; mais l'igno-  
rance

rance du Moien-Age jetta pour ainsi dire un Voile sur toutes les grandes idées des Anciens : Tout le monde fuivoit ARISTOTE & regardoit avec lui les Comètes come des Météores. SCEVELIUS fut le premier qui leur acorda quelque chose de régulier, en leur faisant décrire des paraboles, mais la terrible Comète de 1680. ayant donné naissance aux Ouvrages célèbres de BAYLE & de NEWTON sur cette matière, on comença à être persuadé, que les Comètes devoient avoir leurs retours. NEWTON n'en doutoit pas, & il n'atendoit, pour ainsi dire, come on le voit dans la première Edition de son Ouvrage, publié en 1687. que le secours d'un Astronome, qui examinât les anciennes Observations.

M. HALLEY fut le premier qui entreprit ce long Ouvrage. Il calcula toutes les Observations qu'il put recueillir des anciennes Comètes, & en 1705. il s'en trouva 24. dont trois avoient des Orbites si ressemblantes, qu'on ne pouvoit guères douter que ce ne fussent trois retours d'un même Astre, enforte que M. HALLEY crut pouvoir annoncer son retour pour la fin de 1758. ou le commencement de 1759.

Après

Après avoir rendu justice à M. HALLEY, sur le fond de cette prédiction, M. DE LALANDE observe qu'on ne pouvoit néanmoins y compter, qu'à un ou deux ans près, parceque la Comète aiant eû quelquefois des périodes de 75. Ans & quelquefois de 76. Ans, à cause des inégalités que Jupiter & Saturne causent à son mouvement, il étoit impossible de juger de l'effet que ces attractions avoient produit depuis 1682. sans y employer le calcul, & M. HALLEY avouoit alors, que la Géométrie ne pouvoit encore atteindre à des effets si compliqués.

M. CLAIRAUT entreprit ce travail en 1757. & il en donna le résultat au Mois de Novembre dernier. La plus sublime Analyse suffisoit à peine pour surmonter les difficultés d'un tel Problème; il falut chercher des Méthodes nouvelles, qui occupèrent long-tems M. CLAIRAUT, tandis que M. DE LALANDE faisoit de son côté tous les Calculs Astronomiques, qui y étoient nécessaires: Enfin M. CLAIRAUT trouva, que les Attractions de Jupiter & de Saturne devoient retarder la Comète de 518. jours, & par l'événement elle est descendue à son périhélie 32. jours plutôt qu'elle n'eut fait suivant cette prédiction. Mais qu'est ce que 32. jours, dit M. DE LALANDE, sur un intervalle

tervale de plus de 150. Ans, dont on avoit à peine observé grossièrement la 200me partie, & dont tout le reste s'étend hors de la portée de nôtre vûe ? Qu'est ce que 32. jours, pour toutes les autres attractions du Système solaire, dont on n'a point tenu compte, pour toutes les Comètes, dont nous ignorons la situation & les forces, pour la résistance de la matière éthérée, qu'on ne peut apprécier, & pour toutes les quantités qu'on est forcé de négliger dans l'aproximation du calcul ?

M. DE LALANDE nous apprend, que la Comète a été aperçue pour la première fois par un Païsan de Saxe, nommé *Paltsch*, & observée alors à *Leipsig*, avant qu'elle se plongeât dans les rayons du Soleil, dont elle n'est sortie qu'à la fin de Mars. Le Ciel s'étant éclairci à *Paris*, le 1er Avril, tous les Astronomes l'observèrent le 2. M. DE LALANDE l'a suivie aussi long-tems qu'il lui a été possible, & il trouve, par ses Observations, qu'elle a dû passer par son périhélie la nuit du 12. ou 13. de Mars, & que le mouvement de l'aphélie & du nœud, par rapport aux Étoiles fixes, a été d'environ 35. Minutes, dont le nœud est plus avancé, & l'aphélie moins avancé qu'en 1682. D'après ce résultat, il annonce la route que cette Comète

mète

mête doit tenir pendant tout le Mois de Mai, à comencer dès le 28. Avril au soir, qu'elle devoit se montrer à *Paris*.

Enfin M. DE LALANDE observe, que quoique cette Comette ait paru d'autres fois, avec une Queüe très brillante, on ne doit pas être surpris, qu'au Mois d'Avril 1759. on ne lui en ait point aperçû, parce qu'elle étoit fort éloignée de nous, engagée dans le crépuscule du matin, & que la direction de son mouvement étoit alors situé de manière à nous dérober cette trace de lumière.

Dans la même Assemblée, M. de CHABERT, Lieutenant de Vaisseaux du Roi, lut un Mémoire intéressant sur la nécessité & les moiens de rectifier les Cartes marines de la *Méditerranée*. Ce Discours, écrit avec beaucoup d'ordre & de netteté, peut servir de Préface par raport à cette Mer, à un second Volume du *Neptune François*, dont cet Académicien avoit formé le Projet, & auquel il travaille depuis 1753.

S U I S S E.

L'on a vû dans nôtre Nouvelliste du Mois d'Avril 1758. p. 171. coment les Inspecteurs du Colège de *Neuchâtel* sont parvenus, non seulement à le rétablir dans son pré-

premier état, par le moien de divers Règle-  
 mens, mais encor à lui doner un lustre,  
 qu'il n'avoit point auparavant, en instituant  
 des Promotions publiques & solennelles.  
 Nous nous faisons un devoir d'anoncer, à tous  
 ceux qui connoissent l'importance des soins  
 de cette nature, & leur influence sur le bon-  
 heur de la Société, que cette même Céré-  
 monie fut célébrée pour la seconde fois, dans  
 le Temple neuf de la Ville de *Neuchâtel*, le  
 16. Mai dernier, de la manière la plus fa-  
 tisfaisante, sous les yeux de Messieurs du  
 Conseil de Ville, qui l'honorèrent de leur  
 présence, & avec un concours extraordinaire  
 de Citoyens, distingués par leur rang &  
 leur naissance, témoignage non équivoque  
 de l'aprobation publique. M. le Doien PE-  
 TITPIERRE, qui se trouvoit encor Pasteur  
 en Semaine à cette Epoque, prononça un  
 excéllent Sermon sur ces paroles, *Me voici, o  
 Dieu! moi & les Enfans que tu m'as donés.*  
 Lorsque le Service Divin fut achevé, & que  
 chacun eut pris la place qui lui étoit assignée,  
 M. BERTRAND, Recteur du Collège, ouvrit  
 la Cérémonie, par un Discours très élo-  
 quent, *sur l'amour de la Patrie*, dont nous  
 rendrons compte, de même que de celui  
 qu'il prononça l'année dernière dans une pa-  
 reille Circonstance. Deux Ecoliers de la pré-  
 mière



mière Classe récitèrent ensuite deux Discours sur l'Education des *Spartiates* & sur celle des *Athéniens*. D'autres Ecoliers déclameront successivement divers Morceaux choisis de Poësies. M. le Maitrebourgeois OSTERVALD, continuant ses fonctions de Scolarque, instruisit l'Assemblée du succès des Visites particulières du Colège, & de quelques nouveaux arrangemens pris, pour perfectionner une entreprise si utile. Enfin M. le Doïen termina la Cérémonie, come il l'avoit fait l'année dernière, par les Exhortations les plus touchantes aux Ecoliers, & par les Vœux les plus ardens pour le succès des soins dont leur Education est l'objet.

C'est ainsi qu'ont été célébrées nos secondes Promotions. Une heureuse expérience en assure le fruit. La confiance dans nôtre Collège se rétablit; le nombre des Ecoliers augmente chaque jour; le goût pour l'Etude des Lettres renaît sensiblement; tout anoncé un avenir plus heureux encor, & plus satisfaisant. Mais c'est ce que l'on peut surtout se promettre d'un Etablissement fait en dernier lieu, par le Magistrat de cette Ville, & dont nous informons le Public avec autant d'empressement que de satisfaction. Le Collège de *Neuchâtel* est composé de quatre Classes. Par les nouveaux arrangemens, la portée

de chacune d'elles a été augmentée de manière, que sans nuire à la gradation des Etudes, la première se trouve fortifiée au point, que non-seulement l'on y explique les Auteurs Latins & Grecs les plus difficiles, mais que de plus l'on y reçoit des Leçons de Géographie ancienne, d'Histoire, de Mythologie & d'Antiquités Romaines. D'un autre côté, chacun conçoit les Talens supérieurs de M. le Recteur, ses connoissances, si rares dans un Jeune-Homme, son zèle pour le bien du Collège, le succès des Leçons qu'il donne dans ces différens objets, & combien par conséquent il s'est aquis de droits sur la reconnaissance du Magistrat & du Public. Fondé sur l'un comme sur l'autre de ces motifs, le Conseil de Ville, après avoir entendu le rapport de M. le Maîtrebourgeois OSTERVALD, arrêta, par sa Délibération du 21 Mai dernier, que désormais la première Classe du Collège de notre Ville seroit érigée en Auditoire, & que M. BERTRAND seroit décoré du titre de Professeur en Belles Lettres, chargeant Messieurs les QUATRE MINISTRAUX & les Inspecteurs du Collège d'exécuter cet Arrêt de la manière la plus honorable, pour celui qui en étoit l'objet, & la plus convenable aux circonstances. En conséquence de cet ordre Messieurs les Pasteurs, Diacre & Mi-

Ministre du Vendredi, & Messieurs les Quatre Ministraux aiant fait convoquer le Mercredi 30 Mai, tous les Régens & les Ecoliers du Colège, M. DELUZE, Pasteur en Semaine, annonça publiquement à M. BERTRAND, au Nom du Magistrat, la nouvelle Dignité dont il étoit revêtu, en lui exprimant les sentimens d'estime, d'affection & de reconnaissance dont le Conseil de Ville, comme le Public, est animé en sa faveur, & en exhortant les Régens & les Ecoliers, à lui rendre tous les devoirs qui lui sont légitimement dus. M. le nouveau Professeur, aiant pris ensuite la parole, témoigna sa gratitude & son attachement pour un Colège, dont il est le principal restaurateur. Enfin un Etudiant en Philosophie, Fils du Sr. GALLOT, Régent de Quatrième, demanda la permission de parler, & exprima d'une manière naive & intéressante, au nom de tous les Ecoliers du Colège, la joie que leur caufoit ce nouvel Etablissement; leur respectueux attachement pour M. le Professeur BERTRAND & leur desir de se montrer de plus en plus dignes des soins que l'on prend pour leur Education.

Il seroit inutile de détailler ici les divers avantages que l'érection d'une Chaire de Professeur en Belles-Lettres ne peut que procurer, tant à la Jeunesse de Neuchâtel, qu'aux

Etrangers, que l'on envoie ordinairement en grand nombre dans cette Ville. Non seulement les uns & les autres pourront y faire leurs cours d'Humanités, dans un degré suffisant, mais de plus ils seront à portée de profiter des Leçons particulières de Philosophie, que M. le Professeur BERTRAND, non moins éclairé par rapport à cette Science, que par rapport aux Belles-Lettres, donne chaque jour avec succès à un Colège nombreux d'Etudiants. Ceux donc que l'on destine à la Théologie, à la Jurisprudence, à la Médecine, trouveront désormais dans la Ville de Neuchâtel, tous les secours nécessaires pour les mettre en état de s'appliquer avantageusement à l'étude de ces Sciences supérieures,

## LIVRES NOUVEAUX,

LA CONVERSION *des Juifs dispersés en Pologne, Hongrie, Turquie, &c.* A NANCY chez HÆNER, Imprimeur ordinaire du Roi & de la Société Royale.

C'est une petite Brochure de 9. pages in-4to. qui renferme une Lettre d'un Gentilhomme Polonois, à un Officier de la Cour de Lunneville, & une Requette des Juifs au Primat du Royaume. La Lettre, qui fait conoitre l'objet de la Requette est conçue en ces termes :

J'ai l'honneur de vous faire part, MONSIEUR, d'un événement sans exemple, depuis la naissance du Christianisme, & qui sera mémorable dans l'Histoire de Pologne.

MONSEIGNEUR le Primat me dit hier, que plus de quatre mille cinq cens Juifs demandent d'être bâtisés, & d'entrer dans le giron de l'Eglise.

Voici à quelle occasion. Il y a un Schisme parmi les Juifs de ce Roïaume : Les uns s'apellent Talmudistes ; ils admettent quantité de superstitions absurdes sur le pied d'Ordonnances Légales ; les autres, qu'on peut nommer Rigoristes ou Puritains, s'en tiennent exactement aux cinq Livres de Moïse, & traitent les autres d'Hérétiques ou Schismatiques. A force de disputer les uns contre les autres, de consulter les Ecritures, & d'étudier la controverse, ils ont ouvert les yeux sur les Prophéties, & le S. Esprit les a tellement éclairés, qu'ils sont parvenus à la connoissance du Messie, & se sont fait instruire de toutes les vérités de la Religion Chrétienne. Ils se sont séparés de leurs'anciennes Synagogues, & reclament la Protection du Roi, de la République & du Clergé, pour eux & leur Famille, avec cette condition expresse, qu'il plaise au Sénat leur permettre de s'assembler dans tel lieu ou Eglise qu'on voudra leur assigner, pour avoir la commodité & sûreté de disputer publiquement

contre tous les Rabbins que les Juifs voudront leur opposer, afin de les convaincre d'erreur & confondre leur opiniâtreté. Je vous envoie, Monsieur, une Copie de la Requête qu'ils ont présentée à ce sujet à Monseigneur le Primat.

A VARSOVIE le 4. Avril 1759.

La Requette est imprimée en *Latin* & en *François* & signée par six des principaux Juifs au Nom de tous. Après avoir parlé de quelques persécutions, qui leur ont été faites ci-devant, par le parti de *Juifs* opposé au leur, ils disent : „ Nous atendions un Messie, qui „ fût nôtre-Sauveur & nôtre Dieu, l'Oint du „ Seigneur, nôtre Roi, nôtre Médiateur, „ mais parce que nous le cherchions par des „ voies trompeuses & charnelles, il étoit bien „ loin de nous. A présent par sa honté il a eû „ pitié de nous, il s'est fait connoître à nous ; „ & demême que jusqu'ici sa Justice a semblé „ n'être attentive qu'à nous arracher de nôtre „ Pais, qu'à nous disperfer par toute la Terre, „ qu'à nous humilier & à nous punir, ainsi sa „ Miséricorde veille aujourd'hui sur nous, pour „ nous relever, nous instruire & nous conso- „ ler ; & nous voions s'accomplir enfin la „ Prophétie d'Esaië qui dit: *Que les restes d'Israël „ se convertiront au Dieu fort.... L'enfant qui „ sera à la Mamelle se joïera près de l'Aspic, & „ celui qui vient d'être sévré, portera sa main sur „ le Basilic...* Ch. X & XI.

„ Nous croions que Jésus - Christ Fils de  
 „ Dieu avant tous les Siècles, né de la Vierge  
 „ Marie dans le tems, est vrai Dieu & vrai  
 „ Home, & celui là même que nos Péres ont  
 „ fait mourir sur l'Arbre de la Croix; il étoit le  
 „ vrai Messie promis dans la Loi & les Prophê-  
 „ tes; nous croions en lui de bouche & de  
 „ cœur, & voilà la Foi que nous professons de  
 „ toute nôtre Ame & que nous prêchons.

„ Faisant cette Profession de Foi devant  
 „ vous, très Illustre Seigneur (\*), nous dé-  
 „ clarons que nôtre desir est d'embrasser & sui-  
 „ v're généralement toute la Doctrine de l'En-  
 „ voyé de Dieu, & que nous demandons avec  
 „ empressement le Saint Batême, qui doit  
 „ nous régénérer & nous rendre les Enfans  
 „ de Dieu. . . . .

„ Nous déclarons, qu'après avoir reçu le  
 „ Saint Batême, nous desirons vivre dans cette  
 „ Foi & répandre jusqu'à la dernière goutte de  
 „ nôtre Sang pour en atester la vérité, dans  
 „ l'union avec la Sainte Eglise Romaine, sous  
 „ l'obéissance du Souverain Pontife, & de ses  
 „ légitimes Successeurs, qui sont les Vicaires  
 „ du Messie en Terre. . . . .

X x 4

PRE-

---

(\*) Cette Requête est adressée à LADISLAS LUB-  
 BIENSKI, Archevêque de *Leopold*, nommé à la  
 Primatie du Roiaume de Pologne.

**P**RESERVATIF contre la Corruption de la Langue Française, Ouvrage périodique contenant, 1<sup>o</sup> Des Avis sur les Fautes qui se commettent tous les jours en parlant & en écrivant, & sur quantité de mauvaises habitudes, que l'on contracte d'après des Modèles vicieux; 2<sup>o</sup>. Des Observations sur la Littérature, le Goût, le Stile Epistolaire & celui de la Conversation, les Règles de la Lecture, tant soutenue que familière, l'Art de faire un Récit, de dresser un Mémoire, une Relation &c. 3<sup>o</sup> Enfin les Principes de cette Eloquence usuelle, si agréable dans le comerce de la Société, avec les moyens faciles de s'y former dans la jeunesse. Par M. DE PREMONTVAL. A Berlin 1759.

Le principal but de l'Auteur de cet Ouvrage est de retarder la corruption de la Langue Française, qui est presque devenue la Langue commune de l'Europe, & dont la pureté s'altère visiblement chaque jour, en passant par tant de canaux; & pour empêcher la sécheresse grammaticale, & le dégoût, qui acompagne ordinairement les Ouvrages de ce genre, M. de PREMONTVAL a jugé à propos d'y joindre les accessoires de Littérature, anoncés dans le Titre, qui outre leur utilité intrinsèque auront encore l'avantage de féconder son but principal, en fournissant des Exemples continuels d'une diction pure & élégante.



A compter dès le prémier Juillet prochain, il paroitra régulièrement de trois en trois Mois, six à sept Feuilles in8vo de cet Ouvrage. La forme périodique a paru d'autant plus avantageuse, que par ce moien l'on est à peu près assuré d'être lû, au lieu qu'en présentant tout à la fois un Livre trop volumineux, un Lecteur un peu enclin à la paresse, s'éfraie & se rebute. M. de PREMONTVAL offre son Ouvrage par Souscription, à raison d'un Ecu, païable en souscrivant, pour les quatre Parties qui formeront l'Année entière.

Le genre dont il s'agit ici exige, plus particulièrement encore que tout autre, que l'on fasse conoitre le Stile de l'Auteur: Pour cet effet nous transcrivons un endroit de son Anonce, où il représente, come un motif bien propre à l'animer dans son travail, la circonstance du lieu où il se trouve: „C'est „à Berlin que j'écris, la Ville de l'Europe, „sans contredit, où le François, transplanté „de son Pais natal, a le succès le plus brillant; c'est aux yeux d'une Cour, dont les „Prince & Princeffes, la plupart des Seigneurs „& Dames, & quantité de Persones même „d'un moindre rang, ne le cèdent à qui que „ce soit en France pour la propriété & la délicatesse de l'expression; c'est enfin sous les „Auspices d'un grand Roi, qui a pour la „Lan-

„Langue *Françoise* la prédilection la plus  
 „marquée. Que l'*Allemande* s'enorgueillisse  
 „d'être la Langue dans laquelle, à la tête de  
 „ses Armées, il dicte à des milliers de Héros,  
 „ces ordres qui enchainent la Victoire! Si la  
 „Langue *Allemande* est celle du Monarque  
 „dans les Combats, la *Françoise* l'est partout  
 „ailleurs: C'est celle du Sage, du Législa-  
 „teur, du Philosophe, de l'Homme de Lettres  
 „& de l'Homme aimable: C'est en cette Lan-  
 „gue qu'il se délasse avec les Muses: C'est au  
 „*François* qu'il a confié l'Histoire de ses Au-  
 „gustes Aïeux, & qu'il confiera sans doute  
 „la sienne, transmise à la Postérité, par la  
 „seule Main digne de l'écrire. L'usage de la  
 „Langue *Allemande* est chez lui de nécessité;  
 „celui de la *Françoise* est de choix. Au sein  
 „de l'*Allemagne*, il a voulu que le *François*  
 „fut la Langue de son Académie. L'honneur  
 „que j'ai d'être Membre de ce Corps illustre,  
 „est un motif qui se joint à celui de ma nais-  
 „sance, dans l'exécution de mon projet.

**L**ETTRES de *Milady Juliette CATESBY*, à  
*Milady Henriette CAMPLEY son Amie*.  
 Amsterdam 1759.

Il seroit à desirer pour les Mœurs & pour  
 l'honneur de nos Romanciers modernes, qu'ils  
 prissent pour Modèle le ton de noblesse & de  
 décen-

décence qui règne dans ces Lettres. On peut dire qu'elles font également honneur à l'Ame & à l'Esprit de leur Auteur ; c'est le même qui dona au Public, il y a deux Ans, les Lettres de *Miss Fanni Butler*. La chaleur, le naturel & l'élégance caractérisent également ces deux Ouvrages. Si M. RICHARDSON, Auteur *Anglois*, a pour lui l'honneur de l'invention de ce genre de Roman, dont *Pamela*, *Clarisse*, *Grandisson*, ont fourni l'idée, nôtre Auteur *François* a de son côté la gloire d'en avoir rendu l'intérêt plus vif, par la rapidité & la netteté de la Narration. Voici le sujet de ce Roman.

A l'âge de 16 Ans, Miladi JULIETTE avoit épousé Milord CATESBI. Veuve à 18 Ans, elle s'étoit retirée dans le Comté d'*Erford*, où elle eut occasion de voir Milord d'*Offeri*, qui en devint éperduement amoureux. Elle partagea bientôt sa passion, qui se déguisoit dans son Cœur sous le nom de l'estime & de l'amitié : „ Il parloit souvent „ de l'amour, dit-elle, mais c'étoit pour s'en „ plaindre. Il paroissoit n'en conoitre que les „ peines : Mon Cœur, déjà sensible pour lui, „ prenoit un intérêt secret à ses Discours. Je „ pensois qu'il regrettoit une infidèle & je „ m'étonnois qu'on eut cessé de l'aimer. Il me „ sembloit qu'une Femme, qui avoit pû le „ trahir

„trahir ou l'abandonner , étoit née plus peñ-  
 „fide que toutes les autres.'

Miladi JULIETTE CATESBI , fen-  
 tant qu'elle aimoit , avant qu'elle fut sûre  
 d'être aimée , passa quelque tems dans l'in-  
 quiétude ; mais les regards du Comte , ses affi-  
 duités , mille petits soins que le Cœur seul  
 fait prendre & que lui seul fait apprécier , prou-  
 vèrent à Miladi que Milord l'aimoit , avant  
 qu'il le lui eut encore dit. Un jour qu'ils li-  
 soient ensemble l'histoire de deux Amans  
 malheureux , qu'on séparoit cruellement ,  
 touchés , atendris l'un & l'autre , le Livre  
 leur tomba des mains ; ils ne purent retenir  
 plus long tems le secret de leurs Cœurs , &  
 ils s'abandonèrent aux transports de la plus  
 vive tendresse & de la confiance la plus en-  
 tière. „ Quel moment ! s'écrie Miladi ; l'a-  
 „veu de l'amour qu'on partage est un trait  
 „de lumière , qui porte un nouveau jour  
 „dans les idées. Un charme inconnu se ré-  
 „pandit sur tout ce qui m'environtoit : Les  
 „objets changèrent à mes yeux ; ils devin-  
 „rent plus rians , plus aimables. Je vis la  
 „Nature s'embélir autour de moi. Ce Jardin,  
 „où je venois d'apprendre que j'étois aimée ,  
 „me parût le séjour d'un Etre bienfaisant ,  
 „dont la main déchiroit le voile , qui m'a-  
 „voit caché le bonheur.

Ces deux Amans jouissoient en secret de la douce certitude d'être aimés. Six Mois se passèrent dans cette douce situation. Milord d'OSSERI, obligé d'aller à *Londres* pour quelque tems, ne pût se résoudre, qu'avec la plus grande douleur, à s'éloigner de Miladi. Il revint bientôt, & Miladi oublia en le voyant le souvenir des tristes jours qu'elle avoit passés sans lui. Elle crût cependant apercevoir un peu de mélancolie dans les regards de son Amant. Un jour qu'elle le pressoit de lui confier ses peines, elle vit ses yeux mouillés de quelques larmes. Il ne put cacher son trouble, & il n'osoit en expliquer la cause. „ Ah! Miladi, lui dit-il, je „ ne suis pas digne de ce Cœur que vous m'a- „ vés doné.... Aucun Home n'en est digne.... „ Que vôtre Ame est au dessus de la mienne! „ Que j'ai à rougir devant vous!.... Ladi „ JULIETTE, est-ce vôtre Amant, est-ce un „ Home aimé de vous, qui a pû se préparer „ des remords? Cet étrange discours pénétra le Cœur de Miladi d'un trait douloureux: Elle le pria de lui ouvrir son Amē toute entière. Il ne put y consentir, & elle ne voulut pas lui arracher son secret.

Le tems parut cependant adoucir la peine du Comte & dissiper sa mélancolie. Miladi consentit à lui doner la main dans un Mois,

& tout étoit disposé pour former une union si bien assortie, lorsque Milord d'OSSERI reçût des dépêches, qui le jettèrent dans l'agitation la plus violente. Il s'enferma, ne voulut voir personne, & plongé dans une tristesse affreuse, il passa la nuit dans le trouble & dans les larmes. Miladi désolée, inquiète & tremblante, ne pouvoit concevoir la cause de cette affliction extrême. Elle se promenoit en rêvant dans le Jardin, lorsqu'elle vit venir à elle Milord d'OSSERI, foible, changé, abatu. Il s'aprocha sans lever les yeux, prit une de ses mains qu'il ferra doucement. Il vouloit parler, & sa voix expiroit sur ses lèvres. Enfin, tombant aux genoux de Ladi JULIETTE, & se cachant le visage dans sa robe, il se mit à pleurer avec toutes les marques d'une douleur inexprimable. Miladi avoit le Cœur déchiré. „ Je le conjurai, dit-elle, de moderer sa douleur, de la répandre dans mon sein: Ses yeux baignés de larmes se fixèrent sur les miens; nos pleurs se confondirent. Il paroissoit déterminé à s'expliquer; je l'en suppliois, lorsque, s'arrachant tout à coup d'entre mes bras, il s'éloigna avec vitesse ” Miladi sentit augmenter son attendrissement & ses alarmes. Deux heures après, on lui apporta une Lettre de Milord, qui peignoit

gnoit un Cœur agité des plus violens mouvemens de l'amour, du désespoir & du remords. *Je pars, lui disoit il, sans espoir de vous revoir jamais. . . . Détestés, méprisés le Monstre odieux, qui a détruit son bonheur & le vôtre. . . . Oui, l'honneur m'impose une loi. . . . Que vous êtes vengée! Que je suis puni! Je vous perds! . . . Que ne puis je au moins vous apprendre! . . . Mais cet horrible secret n'est pas tout à moi; je vous respecte. . . . Adieu, Madame, je vous adorerai toujours, &c.* Cette Lettre inexplicable jetta Miladi dans un état qu'on ne sauroit peindre. Immobile & come inanimée, les yeux fixés sur ce funeste écrit: „Il me sembloit, dit-elle, qu'une invisible main me précipitoit dans un abime, & détruisoit en moi le principe de ma vie”. Anéantie par ce coup terrible, la malheureuse JULIETTE craignoit de montrer son désespoir & ne pouvoit le cacher: Dans ce moment affreux, elle reçût la nouvelle d'un Duel & de la mort d'un Frère, qu'elle aimoit tendrement. „Je dus la vie à ce redoublement de douleur; mes larmes s'ouvrirent un passage; j'eus la force de cacher une partie de mes regrets, en me livrant sans contrainte à ceux dont je n'avois point à rougir”.

Miladi, abandonnée par son Amant, sans en conoitre la cause, le plaignoit encore, l'ado-

l'adoroit toujours, & ne pouvoit se résoudre à le condamner; un raion d'espérance la soutient; mais il ne reste dans son cœur que le plus affreux désespoir, à la nouvelle que Milord d'OSSERI a épousé *Jenny MONFORD* & s'est retiré avec elle au Nord de l'*Angleterre*. Elle passe près de deux Ans dans l'amertume & la douleur. Au bout de ce tems, elle commence à se calmer, & se croit déjà sur le point de triompher de sa Passion, lorsque le retour imprévu du Comte d'OSSERI ranimé dans son cœur tous les sentimens qu'elle se flattoit d'y avoir éteints. Le Comte étoit revenu à *Londres*, après avoir perdu sa Femme. Il se présenta à la porte de Miladi JULIETTE; mais elle fut fermée pour lui, & tous ses efforts pour lui parler ou pour lui écrire furent inutiles. Cependant Miladi voyant son obstination, & honteuse de se trouver encore sensible, crut devoir se fortifier contre sa propre foiblesse par l'absence: Elle part pour la Province & c'est pendant ce Voyage qu'elle écrit à Miladi CAMPLEY, son Amic, le détail de ses Aventures, & lui peint la situation de son Ame, avec des couleurs également vives & naturelles.

L'éloignement de Miladi JULIETTE faisant perdre toute espérance à Milord d'OSSERI, il tombe dangereusement malade. Cet événement,



nement, dont Miladi JULIETTE est informée, réveille son amour : Elle ne peut cacher l'intérêt qu'elle prend à la situation de son ancien Amant, & cet intérêt, faisant revivre quelque espoir dans l'Ame de Milord, lui rend la santé. N'ayant cependant pû obtenir une entrevue de Miladi, il se détermine à l'istruire dans une Lettre de l'événement malheureux qui les avoit séparés : C'est ce qu'il exécute avec toute la délicatesse, qu'exigeoit l'incident particulier qu'il devoit lui apprendre. Voici cette explication, qui fait le dénouement de l'Histoire.

On a vû que Milord d'OSSERI, environ six Mois après qu'il eut fait conoissance avec Miladi JULIETTE, fut obligé de faire un Voïage à *Londres*. Il revenoit à *Erford*, avec l'impatience d'un Amant, qui va revoir ce qu'il aime; mais il fut arêté dans sa route par un de ses Amis, qui l'engagea à souper chez lui. Le souper fut libre & bruiant, & il se vit obligé de se prêter à la sole gaieté de ses Amis & de boire come eux. S'étant levé pour aller prendre l'air, il s'égara dans les Apartemens, qu'il ne conoissoit pas, & se trouva dans une Chambre avec Miss Jenni MONFORD, la Sœur de son Ami, jeune personne aimable, qui avoit toutes les graces & l'ingénuité de son âge. Le hazard fit tomber

la seule Bougie qui les éclairoit & qui s'éteignit. Miss JENNI ne put trouver les sonnettes pour faire venir du monde; elle apelloit, mais en vain. L'embaras de cette situation parut plaisant à la jeune Miss, qui rioit de tout son cœur, & sa gaîté excitoit celle de Milord. Ils cherchoient la porte pour sortir & se heurtoient l'un l'autre. Enfin une Table renversée les fit tomber tous les deux, & cette chute redoubla les éclats de rire. Enhardi par la liberté que donne l'obscurité, par l'enjoûment de Miss JENNI, par la séduction du moment, Milord d'OSSERI oublia son amour & sa probité: La Sœur de son Ami, une Femme respectable, ne lui parut dans ce moment qu'une Femme offerte à cette passion grossière qu'alume le seul instinct. Il abusa du désordre & de la simplicité d'une jeune imprudente, dont l'innocence causa la défaite. Les remords suivirent le Comte d'OSSERI à *Erford*, mais son désespoir fut au comble, en recevant une Lettre de Miss JENNI, qui lui aprenoit qu'elle étoit enceinte, & que sa mort aloit la punir de sa foiblesse. Le Comte n'hésita point; la probité fit taire les cris de l'amour. Il s'arracha des bras de sa Femme, qu'il adoroit, pour voler dans les bras de celle qu'il avoit deshonorée. Miss JENNI sentit toute l'étendue du sacrifice que  
lui

lui faisoit Milord d'OSSERI : Elle vit bien qu'elle ne devoit pas sa main à son penchant. Les soins, l'estime, l'amitié d'un Epoux qu'elle aimoit, ne purent la dédomager de ceux de l'amour ; mais elle dévora ses chagrins en silence, & l'effort qu'elle fit pour les cacher la jetta dans une maladie de langueur, qui consuma ses jours.

Cet éclaircissement fit impression sur le Cœur de Miladi. Trop heureuse de trouver son Amant bien moins coupable, qu'il ne paroissoit, elle ne put lui refuser son pardon ; tout fut oublié, tout fut réparé par un heureux Himen, qui éfaça le souvenir de leurs peines.

Les Réflexions, dont cet Ouvrage est parsemé, sont judicieuses. Pour achever d'en donner une idée, nous en rapporterons ici quelques traits.

A l'occasion de l'Avanture de Milord d'OSSERI avec Miss JENNI, Miladi CATESBI fait cette observation : „ Il apelle cela un  
 „ malheur ! . . . J'oubliai mon amour, dit-  
 „ il . . . Ah ! oui, les Homes ont de ces *oublis* ;  
 „ leur Cœur & leurs Sens peuvent agir sépa-  
 „ rément ; ils le prétendent au moins, & par  
 „ ces distinctions, qu'ils prennent pour ex-  
 „ cuse, ils se réservent la faculté d'être excités  
 „ par l'amour, séduits par la volupté, ou

„ entraînés par l'instinct; mais cette excuse  
 „ qu'ils prennent, ils ne la reçoivent pas.  
 „ Remarqués cela, ce qu'ils séparent en eux,  
 „ ils le réunissent en nous &c.

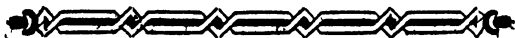
Dans un autre endroit Miladi CATESBI dit:  
 „ J'ai toujours regardé come le plus grand  
 „ des malheurs, la perte de la bone opinion  
 „ qu'on avoit de ses propres sentimens. On  
 „ peut jouir de l'estime des autres sans la mé-  
 „ riter; l'art at teint jusques là: Mais que de-  
 „ vient nôtre paix intérieure, quand nous ne  
 „ pouvons plus nous estimer nous mêmes?

Voici le Tableau d'une Maison de Cam-  
 pagne délicieuse, acompagné de réflexions,  
 qui méritent d'être raportées: „ Tout peint  
 „ ici le calme & la tranquillité: Ce séjour ai-  
 „ mable porte insensiblement à réfléchir, à  
 „ se retirer en soi même; mais tous les tems  
 „ ne sont pas propres à faire gouter cette es-  
 „ pèce de retraite. On trouve quelquefois  
 „ au fond de son Cœur des importuns plus  
 „ facheux, que ceux dont la solitude nous  
 „ délivre... Il faut avoir bien des Vertus,  
 „ pour s'ocuper avec plaisir de l'examen de  
 „ son Cœur.

**C**AHIER présenté à Messieurs de l'Académie  
 Royale des Sciences de Paris, sur la cons-  
 truction & les effets d'une nouvelle Cheminée,  
 qui

qui garantit de la fumée s à l'épreuve de tous les Vents, &c.

Cette nouvelle invention est de M. GENNET, Premier-Physicien & Méchaniste de S. M. Impériale. L'Académie Royale des Sciences a porté un Jugement favorable de cette nouvelle Cheminée, & on a joint ce Jugement au Cahier, de même que le Plan de Soucription, pour la distribution de 600 Exemplaires de la Description de cette même Cheminée, de la manière de la construire &c. On trouve ce Cahier à Paris, chez LAMBERT, Rue de la Comédie Française.



## V E R S

*A Mademoiselle M\*\*\*\* qui vouloit chercher une Maitresse à l'Auteur.*

**P**ENDANT que le dégoût tient mon Ame enchainée,  
 Que la sombre tristesse épuise mes esprits,  
 Il n'est qu'un sentiment, qui de ma destinée,  
 Puisse temperer les ennuis.

Je languis, je soupire & perds jusqu'à l'idée  
 D'avoir un moment existé;

Je me meurs ! Mais l'amour vous offre à ma pensée  
 Et me voilà ressuscité.

Jadis l'Adorateur d'une froide Statue,  
 Transmit, par ses baisers, une Ame à cet objet ;  
 Un seul de vos souris, & mon Ame abaïue  
 Va se ranimer tout à fait.

Sèxe charmant & doux ! toi seul remplis nôtre Ame,  
 En atendrissant nôtre Cœur,  
 Et cet atrait puissant, qui le touche & l'enflame  
 Lui fait conoitre son bonheur.

Nous languissons sans toi: Nôtre Cœur dans le vuide  
 Recherche vainement un plaisir isolé,  
 Dans son bonheur ADAM est toujours plus avide,  
 EVE paroît: Il est comblé.

Il la voit: Son amour par son trouble s'exprime:  
 EVE se rend bientôt au premier des Amans:  
 Divin MILTON! toi seul de ton Pinceau sublime  
 Pourrois peindre leurs sentimens.

Iris, j'ai bien moins d'énergie,  
 Mais au défaut du génie  
 Je vous dirai tout franchement,  
 Que pour mon coup d'essai, je vous aime ardemment.

D'ADAM je n'ai point la noblesse,  
 Ni le maintien, ni la beauté,  
 Les graces, ni la majesté;  
 Mais j'en ai toute la tendresse.

Voiés, *Iris*, tout me rapelle à vous:  
 Vôtre image me fuit sans cesse:  
 Tout ce qui me ramène où vous vivés m'est doux.

**Pignorois** avant vous qu'il fut un doux mensonge,  
 Préférable à la vérité :  
 Cette nuit . . . . j'en suis enchanté !  
**Dieux !** que tous mes jours soient en songe.

Mon esprit rapide en son cours  
 S'égaroit volontiers en bisarres idées ;  
 Maintenant toutes mes pensées  
 Sur vous se fixent toujours.

C'est en vain que l'Esprit m'inspire  
**De** peindre dignement tous vos divins attraits :  
 J'essaie , & soudain le délire ,  
 Me trouble & brouille tous mes traits ;  
 C'est toujours le cœur qui veut dire.

**Mais** je crois que l'esprit est toujours emprunté  
 A peindre une tendresse extrême ,  
**Le Cœur** plus éloquent dans sa simplicité  
 Dit tout bonement , *Je vous aime ;*  
 Et pareille ingénuité ,  
 Lui fait dire , *aimés moi demême.*



Q U E S T I O N S.

**UN** Anonime souhaiteroit de voir traiter  
 dans ce Journal ces deux Questions ,  
*Quelle différence y a-t-il entre l'Honneur & l'Orgueil ?*  
*Quelle distinction faut-il faire entre l'Amitié &*  
*l'Estime ?*

---

**VOTRE** est le mot de l'Enig. du mois dernier.

## E N I G M E.

**J** ne suis rien, j'existe cependant,  
 Les Lieux les plus cachés se sont ceux que j'habite.  
 Le Sage me conoit & la Fole m'évite.  
 Personne ne me voit, jamais on ne m'entend.  
 Du fort, qui m'a fait naitre,  
 Telle est la rigoureuse loi,  
 C'est que je cesse d'être  
 Dès qu'on parle de moi.

## T A B L E.

<b>S</b> UITE du Philosophe amusant.	P. 595
<i>Essai sur cette Question, Quelle sont les causes de nos faux Jugemens.</i>	621
<i>Aux Editeurs, sur un usage introduit dans quelques endroits du Pais de Vaud.</i>	640
<i>Réflexions &amp; Pensées détachées.</i>	646
<i>Lettre sur la Comète.</i>	649
<i>Epitre de Mad. DU BOCCAGE à M. CLAIRAULT sur sa prédiction du retour de cette Comète.</i>	657
<i>Eloge du Rat.</i>	659
<i>La douce Vengeance, Nouvelle Espagnole.</i>	667
<i>Nouvelles Académiques &amp; Littéraires.</i>	680
<i>Liures nouveaux.</i>	692
<i>Vers à Mademoiselle M.</i>	709
<i>Questions:</i>	711
<i>Enigme.</i>	712

---

NB. Il s'est glissé une faute dans ce Journal, p. 624; à la pénultième ligne de la Note, il y a *surpren-*  
*dre son jugement, lisés, suspendre son jugement.*